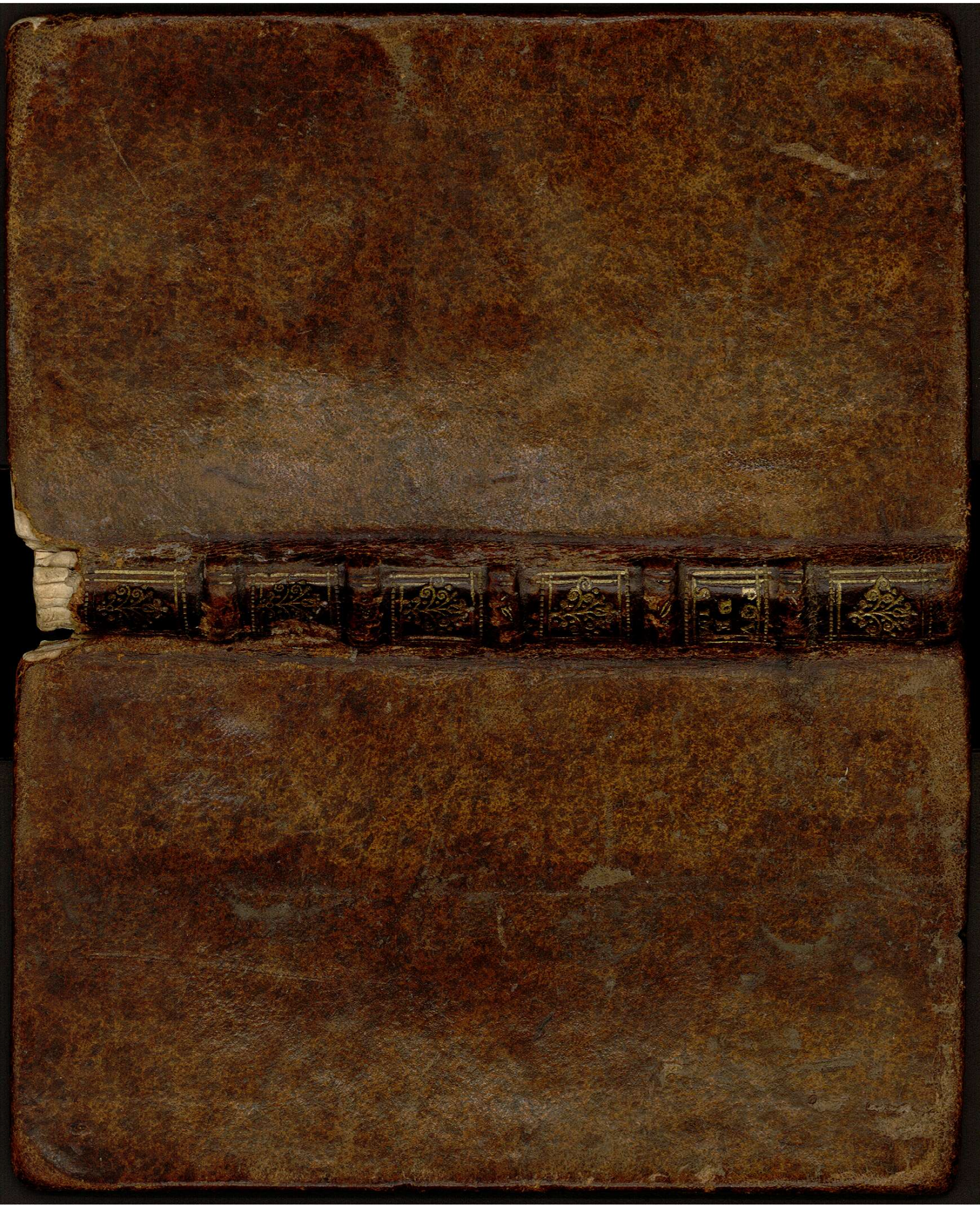

RXVII 6 = 123

ÆGIDIUS VACHER
CHIRURGUS MAIOR
BISUNTINUS 1723.

DISCOVRS

FAIT EN VNE

CELEBRE ASSEMBLE'E,

PAR LE

CHEVALIER DIGBY,

Chancelier de la Reine de la Grande Bretagne, &c.

TOVCHANT LA GVERISON des Playes, par la Poudre de Sympathie.

Où ſa compoſition eſt enſeignée, & pluſieurs autres merueilles de la Nature ſont déuelopées.

Fœlix qui potuit rerum cognoſcere cauſas

Virg.

Iouxte la copïe Imprimée.

A PARIS,

Chez AVGVSTIN COVRBE'

& PIERRE MOET. 1666.

Auec Priuilege du Roy.

DISCOVRS TOVCHANT LA GVERISON DES PLAYES, PAR LA POVDRE DE SYMPATHIE.

IE crois (MESSIEVRS !) que vous demeurerez tous d'accord auec moy, qu'il eſt neceſſaire pour bien penetrer & connoiſtre vn Sujet, de montrer en premier lieu, s'il eſt tel comme on le ſuppoſe, ou qu'on ſe l'imagine: Car ne perdroit-on pas inutilement & ſon temps & ſa peine, de s'occuper à rechercher les cauſes, de ce qui n'eſt peut-eſtre qu'vne chimere, ſans aucun fondement de verité?

Il me ſemble auoir leu en quelque endroit de Plutarque, qu'il propoſe

cette Queſtion. Pourquoy les Cheuaux, qui pendant qu'ils eſtoient Poulains, ont eſté pourſuiuis par le Loup, & ſe ſont ſauuez à force de bien courir, ſont plus vîtes que les autres. A quoy il répond, qu'il ſe peut faire que l'épouuante & la frayeur que le Loup donne à vne jeune beſte, luy fait faire toutes ſortes d'efforts pour ſe deliurer du danger qui la preſſe ; & ainſi la peur luy dénouë les jointures, luy eſtend les nerfs, & luy rend ſouples les ligaments & autres parties qui ſeruent à la courſe ; de telle ſorte qu'il s'en reſſent toute ſa vie, & en deuient bon coureur. Ou peut-eſtre (dit-il) c'eſt que les Poulains qui ſont naturellement vîtes, ſe ſauuent en fuyant, au lieu que les autres qui ne le ſont pas tant, ſont attrappez par le Loup & deuiennent ſa proye: Et ainſi, ce n'eſt pas que pour auoir échappé du Loup ils en ſoient plus vîtes; mais c'eſt que leur viteſſe naturelle les a ſauuez du Loup. Il en donne d'autres raiſons ; & à la fin il conclut, que peut eſtre la choſe n'eſt

pas veritable. Ie ne trouue pas à redire (Meſſieurs) à ce procedé en des propos de Table, où le principal deſſein de la conuerſation eſt de ſe diuertir doucement & agreablement, ſans y meſler la ſeuerité des raiſonnemens forts, qui tiennent les eſprits bandez & attentifs. Mais en vne Aſſemblée ſi celebre que celle-cy, où il y a des perſonnes ſi judicieuſes & ſi profondément ſçauantes, & qui en ce rencontre attendent de moy que ie les paye de raiſons ſolides; ie ſerois bien marry, qu'apres auoir fait mes derniers efforts pour éclaircir comment la Poudre, qu'on appelle communement de Sympathie, guerit naturellement & ſans magie les playes, ſans qu'on y touche, & meſme ſans qu'on voye le bleſſé; l'on reuoquaſt en doute, ſi telle gueriſon ſe fait effectiuement ou non.

En matiere de fait, la determination de l'exiſtence & de la verité, dependdu rapport que nos ſens nous en font. Celle-cy eſt de cette nature: car ceux qui en ont veu l'effet & l'ex-

perience, & ont eſté ſoigneux d'en examiner toutes les circonſtances requiſes, & ſe ſont ſatisfaits apres auoir reconnu qu'il n'y a point de ſupercherie, ne doute point que la choſe ne ſoit veritable. Mais ceux qui n'ont point veu de ſemblables experiences, s'en doiuent rapporter au recit & à l'autorité de ceux qui aſſeurent les auoir veuës. I'en pourrois produire pluſieurs, dont ie ſuis témoin oculaire, & meſme, *quorum pars magna fui*: Mais comme vn exemple certain & aueré en l'affirmatif eſt conuainquant pour determiner la poſſibilité & verité de quelque matiere dont on doute; je me contenteray, pour ne vous pas ennuyer preſentement, de vous en rapporter vn ſeulement ſur ce ſujet; Mais ce ſera l'vn des plus illuſtres, éclatans, publics & auerez, qui ait jamais eſté, ou qui puiſſe eſtre: non ſeulement pour les circonſtances remarquables qui s'y trouuent; mais auſſi pour les mains, bien au deſſus du commun, entre leſquelles toute l'affaire s'eſt

paſſée. Car la gueriſon d'vne fâcheuſe bleſſure a eſté fait par cette Poudre de Sympathie en la perſonne d'vn homme qui eſtoit illuſtre, tant pour ſes belles lettres, que pour ſon employ: Toutes les circonſtances ont eſté examinées & épluchées à fond, par vn des plus grand & des plus ſçauans Roys de ſon temps, le Roy Iacques d'Angleterre; qui auoit vn talent, & vne induſtrie merueilleuſe à diſcuter les choſes naturelles, & à penetrer dans leur fond: Par ſon fils le défunt Roy Charles: Par le défunt Duc de Bouquingan, leur premier Miniſtre: Et enfin le tout a eſté enregiſtré dans les Memoires du grand Chancelier Bacon, pour adjoûter en forme d'Appendix à ſon Hiſtoire naturelle. Et ie crois (Meſſieurs) que quand vous aurez entendu cette Hiſtoire, vous ne m'accuſerez pas de vanité, ſi ie m'attribuë d'eſtre l'Introducteur en ces Quartiers du Monde, de cette façon de Cure. Voicy donc comment l'affaire ſe paſſa.

Monſieur Iacques Hovvell, Secretaire du Duc de Bouquingan (aſſez connu en France par ſes écrits, & particulierement par ſa Dandrologie, traduite en François par Monſieur Baudoüin, ce me ſemble) ſuruint vn jour comme deux de ſes meilleurs amis ſe battoient en Düel. Il ſe mit auſſi-toſt en deuoir de les ſeparer: Il ſe jette entr'eux deux, & de ſa main gauche, ſaiſit la garde de l'épée de l'vn des combattans, pendant que de ſa droite nuë il empoigne la lame de l'autre. Eux tranſportez de furie, chacun contre ſon ennemy, font leurs efforts de ſe deffaire de l'empeſchement que leur amy commun leur donnoit de ſe tuer l'vn l'autre: Et l'vn tirant bruſquement ſon épée, qui ne pouuoit pas eſtre retenuë par la lame, coupe juſques à l'os tous les nerfs, muſcles & tendons du dedans de la main de Monſieur Hovvell; & à meſme temps l'autre dégage ſa garde, & porte vn coup d'eſtramaçon à la teſte de ſon aduerſaire, qui va fondre ſur celle de

ſon amy; lequel pour parer le coup, hauſſe la main déia bleſſée; qui par ce moyen fut coupée autant par le dehors, comme elle l'étoit au dedans. Il ſemble qu'vne eſtrange conſtellation regnoit alors contre luy, qui faiſoit reſpandre ſon ſang par les armes de ſes meilleurs amis; qui en leur ſens raſſis auroient hazardé tout le leur pour garantir celuy de leur amy. Au moins cette effuſion de ſang involontaire, détourna celle qu'ils s'efforçoient de faire l'vn contre l'autre: Car voyant le viſage de Monſieur Hovvell tout couuert de ſang tombé de ſa main éleuée, ils accourent à luy pour l'aſſiſter; & apres auoir viſité ſes bleſſures, ils les bandent de l'vne de ſes jarretieres, pour tenir cloſes les veines, qui étoient toutes coupées & ſaignoient abondamment. Il le ramenent chez luy, cherchent vn Chirurgien, & le premier venu ſeruit pour luy mettre le premier appareil. Pour le ſecond, quand vint à ouurir la playe le lendemain, le Chirurgien du Roy y

fut enuoyé par ſa Majeſté, qui affectionnoit beaucoup ledit ſieur Hovvell. I'étois logé tout proche de luy, & vn matin comme ie m'habillois, quatre ou cinq jours apres cét accident, il vint en ma chambre pour me prier de luy donner quelque remede à ſon mal; dautant (dit-il) qu'il auoit appris que j'en auois de tres bons pour ſemblables occaſions, & que ſa bleſſure eſtoit en ſi mauuais eſtat, que les Chirurgiens apprehendoient que la gangrene ne s'y miſt: ce qu'arriuant, il luy falloit couper la main. En effet, ſon viſage témoignoit la douleur qu'il enduroit, laquelle il diſoit eſtre inſupportable, auec vne inflammatiõ extréme. Ie luy répondis, que ie le ſeruirois volontiers, mais que quand il ſçauroit de quelle façon ie pençois les bleſſez, ſans auoir beſoin de les toucher, ou de les voir, peut eſtre il ne le voudroit plus, parce qu'il croyoit cette maniere de guerir, ou ſuperſtitieuſe ou inefficace. Pour la derniere (dit-il) les grandes merueilles que pluſieurs

perſonnes m'ont raconté de voſtre medicament, ne me laiſſent point douter de ſon efficace: Et pour la premiere, tout ce que j'ay à dire eſt compris en ce prouerbe Eſpagnol, *haga ſe el milagro, y hagalo Mahoma.* Ie luy demanday donc quelque piece d'étoffe ou de linge ſur laquelle il y auroit du ſang de ſes playes. Il enuoya incontinent querir la jarretiere qui luy auoit ſeruy de premier bandage. Et cependant, ie demanday vn baſſin d'eau, comme ſi ie me voulois lauer les mains, & pris vne poignée de Poudre de Vitriol que ie tenois en vn Cabinet ſur ma table, & l'y fis promptement diſſoudre. Auſſi toſt que la jarretiere me fut apportée, ie la mis dans le baſſin, remarquant bien ce que faiſoit cependant Monſieur Hovvell: Il parloit à vn Gentilhomme en vn coin de ma chambre, ſans prendre garde à ce que ie faiſois. Et tout à l'heure il treſſaillit, & fit vne action, comme s'il ſentoit en luy quelque grande émotion: Ie luy demanday ce qu'il auoit, & ce qu'il

ſentoit. Ie ne ſçay (dit-il) ce que j'ay: mais ie ſçay que ie ne ſens plus de douleur: Il me ſemble qu'vne fraicheur agreable, comme ſi c'eſtoit vne ſeruiette moüillée & froide, s'épand ſur ma main, ce qui m'a oſté toute l'inflammation que ie ſentois. Puis donc (luy repliquay-je) que vous ſentez déja vn ſi bon effet de mon medicament, ie vous conſeille d'oſter tous vos emplâtres, tenez ſeulement la playe nette, & en vn eſtat moderé & temperé de chaud & de froid. Cecy fut auſſi-toſt raporté à Monſieur de Bouquingan, & peu apres au Roy, qui furent tous deux fort curieux de ſçauoir la ſuite de l'affaire, qui fut, qu'apres diſner j'oſtay la iarretiere hors de l'eau, & la mis ſecher à vn grand feu. A peine eſtoit elle bien ſeiche, & pour cét effet, il falloit qu'elle eût eſté premierement bien échauffée, que voila le laquais de Monſieur Hovvell, qui me vint dire que ſon Maiſtre ſentoit depuis fort peu de temps autant de douleur que jamais, & encore plus grande, auec

vne chaleur ſi extréme, comme ſi ſa main eût eſté parmy les charbons ardents. Ie luy répondis que quoy que cela luy fût arriué à preſent, il ne laiſſeroit pas de ſe bien porter dans fort peu de temps; que ie ſçauois la cauſe de ce nouuel accident, & que j'y donnerois ordre, & que ſon Maître ſeroit deliuré de ſa douleur & inflammation, auant qu'il pût eſtre de retour chez luy pour l'en aſſeurer. Mais qu'en cas que cela ne fût pas, qu'il reuint m'en auertir, ſinon, qu'il n'auoit que faire de retourner. Auec cela, il s'en va; & à l'inſtant ie remets la jarretiere dans l'eau: ſur quoy, encore qu'il n'y eût que deux pas chez ſon Maître, il le trouue tout à fait ſans douleur, & meſme auant qu'il y arriuât, elle eſtoit entierement ceſſée. Pour faire court, il n'eut plus de douleur, & dans cinq ou ſix iours ſa playe fut cicatriſſée, & entierement guerie. Le Roy Iacques ſe faiſoit ponctuellement informer de tout ce qui ſe paſſoit en cette Cure: Et apres qu'elle fut acheuée & parfai-

te, il voulut ſçauoir de moy comme elle s'étoit faite, m'ayant premierement raillé, ce qu'il faiſoit toûjours de tres bonne grace, de Magicien & de Sorcier. Ie luy répondis que ie ſerois toûjours preſt à faire tout ce que ſa Majeſté m'ordonneroit. Mais que ie le ſuppliois tres-humblement de me permettre, auant que de paſſer outre, de luy dire ce que l'Auteur de qui i'auois apris le ſecret, dit au Grand Duc de Toſcane ſur ſemblable occaſion. C'eſtoit vn Religieux Carme, nouuellement venu des Indes & de la Perſe, à Florence; & méme il auoit eſté en la Chine; qui ayant fait de merueilleuſes Cures auec ſa Poudre, depuis ſon arriuée en Toſcane, le Duc luy témoigna qu'il ſeroit bien aiſe de l'aprendre de luy. C'étoit le pere du Grand Duc qui regne aujourd'huy. Le Religieux luy répondit que c'étoit vn ſecret qu'il auoit appris en l'Orient, & qu'il croyoit qu'il n'y auoit que luy qui le ſceût en l'Europe; & qu'il meritoit qu'il ne fût pas divulgué. Ce qui ne ſe

pourroit pas faire, ſi ſon Alteſſe ſe meſloit de l'exercer; d'autant qu'il ne le feroit point de ſes mains: & que s'il y employoit ſon Chirurgien ou autre valet, il y auroit en peu de temps bien d'autres perſonnes qui le ſçauroient auſſi bien que luy. Surquoy, ſon Alteſſe ne le voulut plus preſſer là deſſus. Mais quelques mois apres, j'eus le moyen de faire vn tres-important plaiſir à ce Religieux; ce qui fut cauſe qu'il ne me voulut pas refuſer ſon ſecret: Et la meſme année il s'en retourna en Perſe. De ſorte que ie crois eſtre maintenant le ſeul en toute l'Europe qui ſçache ce Secret. Le Roy me repliqua, que ie n'apprehendaſſe point qu'il le divulgaſt: Car il ne ſe fieroit à perſonne en faiſant experience de cette Cure; mais la feroit toûiours de ſa main propre. Ce que ie fis & l'inſtruiſis de toutes les circonſtances, & Sa Majeſté en fit pluſieurs épreuues, en toutes leſquelles elle eut vne ſinguliere ſatisfaction. Cependant, Monſieur de Mayerne ſon premier

Medecin veilloit pour découurir ce qu'il pouuoit de ce Secret; & à la fin il paruint à ſçauoir que le Roy ſe ſeruoit de Vitriol. Alors il m'aborde, & me dit qu'il n'auoit oſé me demander mon Secret, parce qu'il auoit ſçeu que j'auois fait difficulté de le dire au Roy. Mais à cette heure qu'il auoit apris de quelle matiere il ſe falloit ſeruir, il eſperoit que ie luy communiquerois toutes les circonſtances de ce qu'il falloit faire: Ie luy répondis, que non ſeulement à cette heure, mais que s'il me l'eût demandé dés le commencement, ie luy aurois franchement tout dit. Car entre ſes mains il n'y auoit point de danger qu'vn tel Secret ſe proſtituât. Et en ſuite ie luy dis le tout. Peu apres il s'en alla en France pour voir vne belle terre qu'il auoit nouuellement achetée proche de Genéve, qui eſt la Baronnie d'Aubonne. En ce voyage il alla voir Monſieur le Duc de Mayenne, qui depuis long temps auoit eſté ſon grand amy & Protecteur: Et il luy enſeigna ce Secret, le Duc en-

ſit pluſieurs experiences, qui en toutes autres mains, que d'vn Prince ſi pieux & ſi Religieux, auroient paſſé pour effets de Magie & d'Enchantement. Apres la mort du Duc (qui fut tué au ſiege de Montauban) ſon Chirurgien qui le ſeruoit à faire cette Cure, vendit ce Secret à pluſieurs perſonnes de condition, qui luy en donnerent des ſommes conſiderables, de ſorte qu'en peu de temps il deuint riche par ce moyen. La choſe eſtant ainſi tombée en pluſieurs mains, ne demeura pas long-temps en termes de Secret; mais peu à peu elle s'eſt tellement divulguée, qu'à peine y a t'il aujourd'huy vn Barbier de Vilage qui ne la ſçache.

Voila donc, Meſſieurs, la Genealogie de la Poudre de Sympathie en nos quartiers, & vne Hiſtoire notable d'vne Cure faite par cette Poudre: Il eſt temps deſormais de venir à la diſcuſſion, qui eſt de ſçauoir comment cela ſe fait. Il faut auoüer que c'eſt vne choſe merueilleuſe, que la playe d'vne perſonne bleſſée, puiſ-

ſe eſtre guerie, ou ſon inflammation & douleur augmentée par l'application d'vn remede appliqué à vn morceau de linge, ou à vne épée meſme en vne grande diſtance : Et il ne faut pas douter que ſi apres vne longue & profonde ſpeculation de toute l'œconomie & enchaînement des cauſes naturelles, qui peuuent eſtre jugées capables de produire vn tel effet, on tombe à la fin ſur les veritables; il faut qu'elles ayent des reſſorts & des moyẽs d'agir bien ſubtils & bien déliez. Iuſques à cette heure, elles ont eſté enueloppées de tenebres, & jugées tellement inacceſſibles, que ceux qui ſe ſont meſlez d'en parler ou d'en eſcrire (au moins ceux que j'ay veu) ſe ſont contentez d'en dire quelques gentilleſſes ingenieuſes, ſans traitter la matiere bien à fonds; & plutôt pour montrer la viuacité de leur eſprit, & la force de leur éloquence, que pour ſatisfaire à leurs Lecteurs, ou Auditeurs, en leur enſeignant comment la choſe ſe fait. Ils veulent que nous prenions pour

argent contant des termes que nous n'entendons point, & ne ſçauons pas ce qu'ils ſignifient. Ils nous payent de conuenances, de reſſemblances, de Sympathie, de vertus magnetiques, & de ſemblables paroles, ſans nous expliquer ce que ces termes veulent dire. Ils croyent auoir bien reüſſi, s'ils perſuadent foiblement à quelqu'vn que la choſe ſe peut faire par vne voye naturelle, & ſans auoir recours à l'interuention des Demons ou eſprits : Et ils ne pretendent en aucune ſorte auoir trouué des raiſons conuaincantes pour démontrer comment cela ſe fait. Si ie n'eſperois (Meſſieurs) pouuoir gagner autre choſe ſur vos eſprits, ie veux dire, que ſi ie ne croyois vous pouuoir perſuader que par des paroles, ie ne l'aurois pas entrepris. Ie ſçay trop bien. *Quid ferre recuſent, quid valeant humeri.* Vn tel deſſein demande grand feu, viuacité & pointes de conceptions, volubilité de langage, & proprieté d'expreſſions ; pour inſinuer comme par ſurpriſe, ce qu'on ne

ſçauroit emporter de pied ferme, & par des raiſons froides, quoy que ſolides. Vn diſcours de cette nature ne ſe doit pas attendre d'vn étranger, qui ce trouue obligé de dire ſes ſentimens en vne Langue, en laquel il a peine d'exprimer ſes conceptions ordinaires. Neantmoins, Meſſieurs, ces conſiderations ne m'empeſcheront pas de me charger d'vne entrepriſe qui pourra ſembler à quelques-vns bien plus difficile que celle que ie viens de dire; à ſçauoir, de bien prouuer & conuaincre que cette gueriſon, qu'on appelle de Sympathie, ſe peut faire naturellement; & de vous monſtrer à l'œil, & faire toucher au doigt, comment elle ſe fait. Vous ſçauez, Meſſieurs, que les perſuaſions ſe font par des argumens ingenieux, qui eſtant exprimez de bonne grace, chatoüillent plutôt l'imagination, qu'ils ne ſatisfont l'entendement. Mais les demonſtrations, ſont bâties ſur des principes certains & prouuez; & quoy qu'elles ſoient groſſierement énoncées, neantmoins

elles conuainquent, & les conclusions en ſont tirées auec neceſſité. Elles procedent comme vne viſſe attachée contre vne porte pour l'abbatre, ou ſur vne lame de metal pour y imprimer la marque de la monnoye: à châque tour qu'elle fait, elle ne s'aproche que de peu, & quaſi inſenſiblement, & ne fait gueres de bruit, ny ne requiert pas vne ſi grande force pour la tourner: mais ſon effort, quoy que lent, & ſi inuincible, qu'à la fin elle abbat la porte, & fait l'impreſſion profonde dans la plaque d'Or ou d'Argent. Au lieu que des coups de marteaux ou barres (auſquels ſe peuuent comparer les diſcours ingenieux & conceptions fleuries des beaux eſprits) demandent des bras de Geant, font beaucoup de bruit, & au bout du conte, produiſent peu d'effet, Pour entrer donc en matiere: Ie poſeray premierement (ſelon la methode des demonſtrations Geometriques) ſix ou ſept principes, comme pierres fondamentales, ſur leſquelles ie baſtiray

mon edifice. Mais auſſi ie les établiray ſi bien & ſi fermement, qu'on ne fera pas difficulté de me les accorder. Ces principes ſeront comme les roües de la machine d'Archimede, par le moyen de laquelle vn Enfant eſtoit capable d'attirer ſur la terre la groſſe Caraque du Roy Hieron, que cent paires de bœufs auec toutes les cordes & chables de ſon Arcenal, ne pouuoient pas faire ſeulement branler. Et par le moyen de ces principes, j'eſpere de conduire ma concluſion à bon port.

Le premier principe donc ſera, Que tout l'orbe ou Sphere de l'air eſt remply de lumiere. S'il eſtoit beſoin de prouuer en cet endroit que la lumiere eſt vne ſubſtance materielle & corporelle, & non vne qualité imaginaire & incomprehenſible, comme pluſieurs de l'école le pretendent, ie le ferois auec aſſez d'éuidence. Ie l'ay fait ſuffiſamment en quelqu'autre traitté, qui a eſté publié depuis quelques années. Et ce n'eſt pas vne nouuelle opinion : Car pluſieurs

Philoſophes des plus eſtimez parmy les Anciens l'ont auancée; & meſme le grand Saint Auguſtin, en ſa troiſiéme Epître à Voluſien, témoigne qu'il eſt de ce ſentiment. Mais pour noſtre affaire preſente, que la lumiere ſoit l'vne ou l'autre, c'eſt aſſez d'expliquer ſon cours, & les voyages qu'elle fait, dont nos ſens nous rendent témoignage. Il eſt évident que ſortant continuellement de ſa ſource, qui eſt le Soleil, & s'élançant auec vne merueilleuſe vîteſſe de tous côtez par lignes droites, là où elle rencontre quelques obſtacles en ſon chemin par l'oppoſition de quelque corps dur & opaque, elle ſe reflechit, elle ſaute delà, *ad angulos æquales*, & reprend vn autre cours par vne autre ligne droite, juſques à ce qu'elle ait bricolé vers vn autre coſté, par le choc d'vn autre corps ſolide; & ainſi elle continuë à faire de nouueaux bonds, çà & là, tant qu'enfin eſtant chaſſée de tous coſtez par les corps qui s'oppoſent à ſon paſſage, elle ſe laſſe & s'éteint. Tout de meſme donc

que nous voyons vne balle en vn jeu de paulme, qui eſtant pouſſée par vn puiſſant bras contre vne des murailles, ſaute de là à l'oppoſite, tant que ſouuent elle fait le circuit de tout le jeu de paulme, & acheue ſon mouuement proche du lieu où elle l'auoit commencé. Nos yeux meſmes ſont témoins de ce progrez de la lumiere; quand par reflexion elle illumine quelque endroit obſcur, où elle ne peut pas paruenir directement: ou quand ſortant immediatement du Soleil, & battant ſur la Lune, ou ſur quelques autres des Planetes, les rayons qui n'y peuuent pas entrer rejalliſſent juſques à nôtre terre, car ſans cela nous ne les pourrions pas voir, & là eſt reflechie, rompuë & briſée par autant de corps, comme elle en rencontre en ſes reflexions diuerſes.

Le ſecond principe ſera, Que la lumiere frappant ainſi ſur quelque corps, les rayons qui n'y entrent pas bien auant; mais qui rebondiſſent de la ſuperficie de ce corps, en detachent

chent & emportent auec ſoy quelques petites particules ou atomes, tout de méme que la balle dont nous venons de parler, emporteroit auec elle quelque humidité des murailles, contre leſquelles elle bricolleroit, ſi le plaſtre qui les enduit eſtoit encore humide; & comme elle emporte en effet quelque teinture du noir dont des murailles ſont colorées. La raiſon de cecy eſt, que la lumiere, ce feu ſi ſubtil & rarifié, venant auec vne ſi merueillieuſe viteſſe; car ſes darts ſont dans nos yeux, auſſi-toſt que ſa teſte eſt éleuée deſſus noſtre Horiſon, faiſant ainſi tant de milliers de lieües en vne eſpace imperceptible de temps, & battant à plomb ſur le corps qui luy eſt oppoſé, elle ne peut pas manquer d'y faire quelques petites inciſions, proportionnées à ſa rareté & ſubtilité. Et ces petits atomes decoupez & detachez de leur tronc, eſtant compoſez des quatre Elemens, comme tous les corps du monde le ſont, le chaud de la lumiere s'atache & s'incorpore auec les partie

humides viſqueuſes & gluantes deſdits atomes, & elle les emporte bien loin auec ſoy. L'experiẽce nous montre cette verité, auſſi bien que la raiſon. Quand on met quelque linge ou drap humide à ſecher deuant le feu, les rayons ignez frappans là deſſus, ceux qui n'y trouuent point d'entrée, mais reflechiſſent hors de là, emportent auec eux des corpuſcules humides, qui forment vne eſpece de brouillas entre le linge & le feu: De méme, le Soleil illuminãt à ſon leuer la terre, qui eſt humectée par la pluye ou par la roſée de la nuit, ſes rayons éleuent vn brouillas qui monte peu à peu iuſques aux ſommetz des colines; & ce brouillas ſe rarefie à meſure que le Soleil à plus de force de le tirer en haut, iuſques à ce qu'à la fin nous le perdons de veuë, & il deuient partie de l'air, qui à cauſe de ſa tinuité nous eſt inuiſible. Ces atomes donc, ſont comme des Caualiers montez ſur des courſiers ailez qui vont bien loin, iuſques à ce que le Soleil ſe couchant, retire leurs

Peſages, & les laiſe tous ſans montures; & alors ils ſe precipitent en foule vers la terre d'où ils eſtoient attirez; la plus grande part & les plus peſant, tombent à la premiere retraite du Soleil; & c'eſt ce qu'on apelle le ſerein, lequel quoy qu'il ſoit trop ſubtil pour eſtre veu; on ne laiſſe pas pourtant de le ſentir comme vne infinité de petits marteaux qui frapent nos teſtes & nos corps principalement de ceux qui ſont auancez en l'age: car les ieunes, à cauſe du boüillonnement de leur ſang & de la chaleur de leur complexion, pouſſent hors d'eux abondance d'eſprits, leſquels eſtant plus forts que ceux qui tombent du ſerein, les repouſſent & les empéchant d'agir auec ſi grand effet ſur les corps, d'où ces eſprits ſortent; comme ils font ſur ceux qui eſtant raffroidis par l'âge, n'en ſont pas garantis par vne ſi forte émanation d'eſprits qui ſortent d'eux. Le vent qui ſouffle & qui eſt porté de tous coſtez, n'eſt autre choſe qu'vn grand fleuue de ſembla-

bles atomes attirez de quelques corps ſolides qui ſont ſur la terre, & puis ſont ballottez çà & là, ſelon qu'ils rencontrent des cauſes pour cét effet. Il me ſouuient d'auoir vne fois veu oculairement comment le vent s'engendre: Ie paſſois le Mont Cenis pour aller en Italie, ſur le commencement de l'Eſté; & j'étois déja à la moitié de la montagne, comme le Soleil ſe leuoit, beau & lumineux. Mais deuant que de voir ſon corps, que les montagnes me cachoient encore, je remarquay ſes rayons qui doroient le ſommet du mont Viſo, qui eſt vne Pyramide de Rocher, bien plus haute que le Mont Cenis, & que toutes les montagnes qui l'enuironnent. Pluſieurs meſmes ſont d'opinion que c'eſt vne des plus hautes montagnes du monde, apres le Pic de Teneriffe dans la Canarie, & elle eſt toûjours couuerte de neige. Ie remarquay donc, qu'à l'endroit qui eſtoit éclairé des rayons du Soleil, ſe formoit vn broüillars, qui au commencement ne paroiſſoit pas de

plus grande étenduë qu'vne groſſe boule : mais qui peu à peu s'augmenta tant, qu'à la fin tout le ſommet, non ſeulement de cette montagne, mais auſſi de celles qui ſont autour, furent couuertes d'vne nuée. I'étois déja arriué au plus haut du Mont Cenis, & me trouuant en la ligne droite qui paſſoit du Soleil au Mont Viſo, ie m'arreſtay pour le regarder, pendant que mes gens acheuoient de monter : car ayant plus d'hommes à porter ma chaiſe qu'aucun d'eux, j'auois fait plus de diligence qu'eux. Ie n'y fus pas long temps, que le broüillas ſembla s'abaiſſer doucement vers le lieu où j'étois ; & ie commençay à ſentir comme vne petite fraiſcheur qui me donnoit ſur le viſage, lors que ie le tenois tourné de ce coſté là. Quand toute ma troupe fut aſſemblée autour de moy, nous allâmes deſcendre de l'autre coſté du Mont Cenis vers Suze ; & à meſure que nous décendions, nous ſentions tres perceptiblement que le vent ſe roidiſſoit à noſtre dos ; car le chemin

nous obligeoit d'aller vers le coſté où le Soleil eſtoit. Nous rencontrâmes des paſſagers qui montoient par où nous décendions ; Ils nous dirent que plus bas le vent eſtoit tres impetueux, & qu'il les auoit fort incommodez, leur ſoufflant au viſage & dans les yeux ; mais qu'à meſure qu'ils montoient, ils le trouuoient moins fâcheux. Et de noſtre coſté, quand nous arriuâmes au lieu où ils nous auoient dit que le vent eſtoit ſi violent, nous trouuâmes comme vne eſpece de tourmente : & il s'augmentoit toûjours en décendant, juſques à ce que le Soleil s'étant auancé, ne l'attiroit plus par cette ligne-la ; mais cauſoit le vent en vn autre quartier. Les gens du pays m'aſſeurerent que cela ſe faiſoit toûjours ainſi, quand quelque accident extraordinaire & violent ne détournoit point ſon cours accoûtumé, qui eſt qu'à vne certaine heure du iour le vent s'éleue à vn certain rumb ; & quand le Soleil eſt paruenu à vn autre point, vn autre vent ſe leue ; &

ainſi de main en main il change de rumb iuſques au Soleil couchant, qui aporte toûjours le calme, ſi le temps eſt beau; & que le vent vient toûjours de l'endroit du Mont Viſo, oppoſé au Soleil. Et ils nous dirent auſſi que le vent iournalier eſt toûjours plus fort vers le bas de la montagne, que vers le haut, dont la raiſon eſt éuidente: c'eſt que le mouuement naturel de tout corps (de meſme que celuy des choſes peſantes) s'augmente toûjours en vîteſſe, à meſure qu'il s'auance vers ſon centre: & ce, en nombre imper (comme Galilée l'a ingenieuſement démontré, ie l'ay auſſi fait en quelque autre traitté) c'eſt à dire, ſi dans le premier moment il s'auance d'vne aûne, dans le ſecond il s'auancera de trois aûnes, dans le troiſiéme de cinq, dans le quatriéme de ſept, & ainſi toûjours il continuë à s'augmenter en la meſme ſorte: ce qui prouient de la denſité & de la figure du corps décendant, agiſſant ſur la ceſſibilité du Medium: Et ces corpuſcules qui

cauſent le vent du Mont Viſo, ſont denſes & terreſtres : car la neige étãt compoſée de parties aquatiques & de parties terreſtres vnies enſemble par le froid, lors que la chaleur des rayons ſolaires les deſunit & les ſepare : les viſqueuſes s'enuolent auec eux, pendant que les terreſtres (trop peſantes pour monter bien haut) tombent incontinent en bas. Cecy me fait ſouuenir d'vne choſe aſſez remarquable, qui m'arriua pendant que j'eſtois auec ma flotte dans le port de Scanderonne ou Alexandrette, à l'extremité de la Mer Mediterranée. L'on décend là pour aller à Alep & à Babilône. I'auois déja fait ce que ie m'étois propoſé de faire en ces Mers : j'étois venu à bout de tout mon deſſein auec heureux ſuccez ; & il m'importoit de reuenir en Angleterre le plutôt qu'il me ſeroit poſſible ; & d'autant plus, que tous mes Nauires eſtoient demeurez fracaſſez d'vn grand combat que j'auois eu depuis peu de jours en ce port, contre vne puiſſance formidable, qui, bien que

la victoire me fût enfin demeurée, ne laiſſa pourtant pas, dans vne ſi furieuſe diſpute, de mettre ma flotte en grand deſordre, & de remplir mes vaiſſeaux d'hommes bleſſez. Pour auiſer donc de la route la plus expediente pour venir au plutôt en vn lieu où ie peuſſe me reparer & eſtre en ſeureté, ie fis aſſembler tous les Capitaines, les Pilotes & les Mariniers experimentez de ma flotte: & leur ayant propoſé mon deſſein, tous vnanimement furent d'auis que le plus ſeur eſtoit de décendre vers le Midy, & coſtoyer toute la Syrie, la Iudée, l'Egypte & l'Afrique, & par ce moyen nous rendre à l'emboucheure du détroit de Gibraltar: & qu'allant ainſi proche de la terre, nous aurions reglement toutes les nuits vn petit vent de terre (qu'ils appelloient vne briſe) lequel nous feroit faire en peu de temps noſtre voyage, & que nous ne ſerions pas en ſi grand danger de rencontrer la flotte de France, ny

celle d'Eſpagne : car l'Angleterre étoit alors en guerre contre ces deux Royaumes, & nous auions auis que ces Flottes nous attendoient en bon équipage ſur leurs côtes, pour ſe vanger de ce que nous auions fait au préjudice de ces deux Nations, pendant ſeize mois, que nous auions eſté les Maîtres en ces Mers. Ce que nous auions raiſon de tâcher d'éuiter (diſoient-ils) puis que nous étions deſormais plutôt en eſtat d'employer ce qui nous reſtoit de forces à rechercher en diligence quelque bon port, où nous puſſions en ſeureté reparer nos debris, que de nous hazarder à de nouueaux combats; car on pouuoit bien dire que nous n'en auions eu que trop en vn ſi long voyage. Mon opinion étoit toute contraire à la leur. Ie croyois que noſtre meilleur ſeroit de monter vers le Septentrion, & de cingler le long de la côte de la Cilicie, de la Pamphylie, la Lydie, la Natolie ou l'Aſie Mineure, trauerſer l'emboucheure de l'Archipelague, laiſſer la Mer Adriatique à

droit, paſſer par la Sicile, l'Italie, la Sardaigne, la Corſique, le Golfe de Lion, & coſtoyer toute l'Eſpagne : leur remontrant que ce nous ſeroit vne grande honte de nous détourner de noſtre meilleure route, pour éuiter la rencontre de nos ennemis: puis que nous n'étions venus en ces quartiers, que pour les chercher par tout où ils ſeroient : & que la protection dont Dieu par ſa bonté auoit daigné nous aſſiſter dans tant de combats en allant, nous étoit vn ſujet d'eſperer auec joye vne auſſi bonne iſſuë de ceux qui nous pourroient arriuer en retournant. Qu'il n'y auoit point de doute que la route que ie leur propoſois, conſiderée ſimplement en ſoy, ne fût ſans comparaiſon la meilleure, & la plus expeditiue pour ſortir de la Mer Mediterranée & gagner l'Ocean ; d'autant (leur diſois je) qu'encore que nous ayons des briſes de la terre pendant que nous ſerons ſur les côtes de Syrie & d'Egypte, nous n'en aurons point du tout pendant que nous ſerons ſur la côte de

Lybie ; où ſont ces affreux ſables qu'on appelle les Syrtes, qui ſont d'vne tres grande étenduë, cette côte là n'ayant aucune humidité, (car il n'y croiſt ny arbre ny herbe, & il n'y a que des ſables mouuans, qui couurirent & enterrerent autresfois tout à coup la puiſſante Armée du grand Roy Cambyſes.) Or où il n'y a point d'humidité, le Soleil ne peut rien attirer pour en former du vent. De ſorte que nous ne trouuerons jamais là (principalement en Eſté) d'autre vent que le regulier, qui à ſon cours de l'Occident en l'Orient, ſelon le cours du Soleil (le pere des vents) ſi ce n'eſt quand il en vient d'extraordinaire, ou de la terre d'Italie, qui eſt vers le Nord, ou du fonds de l'Ethiopie où ſont les Montagnes de la Lune, & la ſource & les cataractes du Nil. Mais alors ſi nous eſtions proches des Syrtes, le vent d'Italie nous feroit infailliblement faire naufrage. Ie raiſonnois ainſi ſelon les cauſes naturelles, pendant que ceux de mon Conſeil de guerre

ſe tenoient ferme à leur experience. Ce qui fut cauſe que ie ne voulus rien faire contre le ſentiment vnanime de tous : car encore que la diſpoſition & reſolution de toutes choſes dépendît abſolument de moy, il me ſembloit neantmoins qu'on me pourroit iuſtement accuſer d'opiniâtreté & de temerité, ſi ie voulois preferer mon auis ſeul à l'auis commun de tous les autres. De ſorte que nous prîmes cette route-là, & allâmes heureuſement juſques aux Syrtes de Lybie. Mais en cét endroit, nos briſes nous manquerent, & durant trente-ſept jours nous n'eûmes pour tout vent que quelques Zephirs, qui venoient du Ponent, où nous deuions aller. Nous fûmes contraints de nous tenir à l'Ancre tout ce temps-là, auec beaucoup d'aprehenſion que le vent ne nous vint auec bouraſque du côté du Nord. Car cela arriuant, nous étions perdus; dautant que nos Ancres n'auroient pû tenir ferme dans ces ſables mouuans; car ſous l'eau ils ſont de meſme

nature que ſur le ſec ; & ainſi nous aurions eſté jettez ſur cette côte & y aurions fait naufrage. Mais Dieu qui à voulu que j'euſſe l'honneur de vous entretenir aujourd'huy, me deliura de ce peril. Et au bout de trente-ſept jours nous remarquâmes le cours des nüées bien haut dans l'air qui venoit du Sud-Eſt; au commencement aſſez lentement, mais d'heure en heure il ſe haſtoit & ſe preſſoit de plus en plus : de ſorte qu'au bout de deux iours, le vent qui s'étoit formé bien loin de là dans l'Ethiopie, arriua comme vne grande tempeſte au lieu où nous eſtions, & nous mena bien tôt au lieu où nous deuions aller: car à moins de venir auec cette impetuoſité & cette force, il ſe ſeroit diſſipé & perdu, auant que d'arriuer au bout d'vne ſi longue traite. De ce diſcours nous pouuons conclure que par tout où il y a du vent, il y a auſſi des petits corpuſcules, ou atomes qui ont eſté attirez des corps qui ſont aux lieux d'où vient ce vent par la force du Soleil & de la lumiere :

& que ce vent n'eſt en effet autre choſe que de tels atomes agitez & pouſſez en quelque part auec impetuoſité. Et ainſi les vens ſe reſſentent toûjours des lieux d'où ils viennent, comme s'ils viennent du Midy, ils ſont chauds, s'ils ſont Septentrionaux, ils ſont froids ; ſi de la Terre ſeule, ſecs; ſi de la Marine, humides; ſi des lieux qui produiſent des ſubſtances odoriferantes, ils ſont odoriferents, ſaints & agreables ; comme l'on dit de ceux qui viennent de l'Arabie heureuſe, qui produit les eſpices, les parfums & les gommes de bonne ſenteur; & comme celuy qui vient de Fontenay & Vaugirard à Paris en la ſaiſon des Roſes, qui eſt tout parfumé : au contraire ceux qui viennent d'endroits puans, comme des lieux ſulphureux de Pozzuolo, ſentent mauuais ; & ceux qui viennent des lieux infectez, portent la contagion auec eux.

Mon troiſieſme principe ſera, Que l'air eſt plein par tout de ces corpuſcules ou atomes, ou plutôt que ce

que nous appellons noſtre air, n'eſt autre choſe qu'vn mélange & vne confuſion de ſemblables atomes, où les parties aëriennes dominent. Il eſt notoire qu'il ne ſe trouue point actuellement dans la nature, aucun Element pur & ſans mélange des autres: car le feu externe, & la lumiere agiſſans d'vn côté, & le feu interne de chaque corps pouſſant auſſi de ſon côté, font ce merueilleux mélange de toutes choſes en toutes choſes. Dans cette grande étenduë où nous plaçons l'air, il y a vn eſpace ſuffiſant & vne liberté aſſez grande pour faire ce mélange. L'experience, auſſi bien que la raiſon, nous le confirme. I'ay veu des petits vipereaux, nouuellement ſortis des œufs où ils eſtoient engendrez, & qui n'auoient pas vn pouce de longueur, qui aprés les auoir conſeruez dans vne grande cucurbite couuerte d'vn papier lié à l'entour, afin que par nul accident ils ne puſſent ſortir; mais plein de petits trous d'épingle, afin que l'air y pût

entrer librement ; ſe ſont augmentez en ſubſtance & en quantité, ſi prodigieuſement en ſix, huit ou dix mois de temps, qu'il n'eſt pas croyable ; & plus ſenſiblement durant la ſaiſon des équinoxes, lors que l'air eſt plein de ces atomes ætherez & balſamiques qui leur donnoient leur vertu balſamique & rajeuniſſante, qu'ils attirent puiſſamment. De là vient que le Coſmopolite a eu raiſon de dire que : *Eſt in aëre occultus vitæ cibus.* Ces petits viperes n'auoient que l'air ſeul pour ſe nourrir, & neantmoins auec cette viande ſubtile ils deuindrent en moins d'vn an, longs de plus d'vn pied, & gros & peſans à proportion. Le Vitriol, le Salpetre, & quelques autres ſubſtances s'augmentent de meſme façon, par l'attraction de l'air ſeulement. Il me ſouuient que pour quelque occaſion il y a dix ſept ou dix-huit ans, j'auois beſoin d'vne liure ou deux de bonne huile de Tartre, c'étoit à Paris, où ie n'auois point alors de laboratoire ni d'operateur. Ie

priay donc Monſieur Ferrier (homme vniuerſellement connu par tous les curieux) de m'en faire, car il n'en auoit point alors de faite, mais la deuant faire exprés, & la calcination du Tartre ſe faiſant auſſi facilement de vingt liures comme de deux, & ſans preſque augmenter la deſpenſe, il en voulut faire en meſme temps vne plus grande quantité, afin d'en auoir pour luy meſme. Quand il me l'apporta, elle ſentoit ſi fort l'eau de roſe, que ie me plaignis de luy, de ce qu'il y auoit meſlé de cette eau, veu que ie l'auois prié de la faire purement, par défaillance ou expoſition à l'air humide, car ie croyois fermement qu'il eût diſſout le Sel de Tartre dans l'eau de Roſe. Il me jura qu'il n'y auoit meſlé aucune liqueur: mais qu'il auoit laiſſé le Tartre calciné dans ſa caue à diſſoudre de ſoy meſme; c'étoit en la ſaiſon des Roſes: & il ſemble que l'air eſtant plein des atomes, qui ſe tirent des Roſes, & ſe changeant en eau par l'attraction puiſſante du Sel de Tar-

tre, leur odeur ſe rendoit ſenſible, au lieu où ils étoient amaſſez enſemble, comme les rayons du Soleil brûlant quand ils ſont raſſemblez par vn miroir ardent. Il arriua encore vne autre merueille touchant cette huile de Tartre, qui pourra ſeruir à prouuer vne propoſition que nous n'auons pas encore touchée ; mais pour ne pas interrompre le fil de cette Hiſtoire, ie vous la diray icy par auance : c'eſt que, comme la ſaiſon des Roſes ſe paſſoit, l'odeur d'eau de Roſe s'éuanoüiſſoit auſſi de cette huile, en ſorte que dans trois ou quatre mois elle fut tout à fait paſſée. Mais nous fûmes bien ſurpris, quand l'année ſuiuante à la ſaiſon des Roſes, elle retourna auſſi forte qu'auparauant ; & depuis vers l'Hyuer elle ſe perdit encore : & depuis elle a toûjours gardé le meſme ordre. C'eſt pourquoy Monſieur Ferrier la garde comme vne rareté ſinguliere, & ie l'ay moy meſme ſentie chez luy l'Eſté dernier. Nous auons à Londres vne malheureuſe confirmation de cette

doctrine; car l'air y eſt plein de ſemblables atomes. La matiere dont on fait le feu en cette grande Ville, eſt principalement de charbon de terre, qu'on fait venir de Neufcaſtel & d'Eſcoſſe. Ce charbon contient en ſoy vne grande quantité de ſel volatile tres acre, qui eſtant emporté auec la fumée, ſe diſſipe dans l'air & l'en remplit tout. Il en eſt tellement chargé, que quoy qu'on ne le voye pas, on s'aperçoit de ſes effets; il gaſte les lits, les tapiſſeries, & les autres beaux meubles, s'ils ſont de quelque couleur belle & éclatante: cét air fuligineux la rend ternie en peu de temps: ſi on ferme vne chambre ſans y entrer durant quelque mois, & qu'on veüille en ſuite faire nettoyer tout ce qui y eſt, on verra vne folle farine noire, qui couure tous ces meubles, comme on en voit vne blanche dans les Moulins & aux Boutiques des Boulengers; meſme, elle entre dans les coffres, & ſe voit bien apparemment ſur le linge ou le papier, & ſur ſem-

blables choſes blanches qui y ſont enfermées; car les rabats & les manchettes s'y ſalliſſent plus en vn iour qu'en dix en la campagne hors de l'étenduë de cette fumée, & on voit dans cette Ville au Printemps, quand les arbres ſont fleuris, toutes les fleurs blanches, ſalies d'vne ſuye noire. Or comme cét air eſt ce que les poulmons de tous les Habitans attirent pour ſe rafraichir, il fait que le flegme qu'ó crache de la poitrine, eſt tout noir & fulgineux, & l'âcreté du ſel de cette ſuye y fait vn effet tres funeſte; car il rend tous les Habitans de cette Ville fort ſujets aux inflammations, & à la fin à l'vlceration des poulmons. Il eſt ſi mordicant & corroſif, que ſi on met des jambons, ou du bœuf, ou autre chair à fumer dans les cheminées, il les ſeche tant ſi toſt qu'il les gaſte. Ceux donc qui ont les poulmons foibles, s'en reſſentent bien toſt, d'où vient que quaſi la moitié de ceux qui meurent à Londres, meurẽt poulmoniques & pthiſiques, crachãt le ſang continuellemẽt

de leur Poulmons vlcerez. Au commencement de cette maladie, la gueriſon eſt bien aiſée. Il n'y a qu'à les enuoyer en quelque lieu où il y ait vn bon air. La plus part vont à Paris, ſçauoir ceux qui ont le moyen de de faire la dépenſe du voyage: & ils recouurent bien toſt leur ſanté parfaite. La meſme choſe, quoy que moins fortement arriue dans la ville de Liege, où de meſme qu'à Londres, le commun peuple ne brûle que de ce charbon de terre, qu'on appelle de la hoüille. Paris meſme, quoy que l'air du Païs y ſoit tres excellent, n'eſt pas tout à fait libre de quelques incommoditez ſemblables. Les boües exceſſiues & puantes de cette vaſte Ville, mélent beaucoup de mauuais alloy à la pureté de ſon air; le rempliſſant par tout des atomes corrompus qui en ſortent, leſquels pourtant ne ſont pas ſi pernicieux que ceux de Londres. L'on y remarque que la vaiſſelle d'argent la plus nette & la plus polie expoſée à l'air, deuient en peu de temps liuide

& ſale: ce qui ne prouient d'autre choſe que de ces atomes noirs, (vraye couleur de la putrefaction) qui s'y attachent: & plus le metail eſt poly & luiſant, plus ils ſont viſibles. Ie connois vne perſonne de condition (il eſt fort de mes amis) qui eſt logé en vn endroit, où d'vn coſté de ſa maiſon eſt vne petite ruë qui n'eſt habitée que de pauures ménages, & où il ne paſſe que tres peu de charrettes, & iamais de caroſſes. Les voiſins du derriere de ſa maiſon, n'étans gueres propres, vuident leurs immondices au milieu de la ruë, qui par ce moyen eſt toute chargée de monceaux de bouë. Apres vn long temps, les Tombreaux qui ſont ordonnez pour emporter les bouës par tout, viennent auſſi là. Quand ils remüent ces ordures fermentées, vous ne pouuez vous imaginer quelle puanteur & quelle infection ſe fait ſentir par tout. A l'inſtant les gens de ce mien amy accourent pour couurir d'étoffe ſpongieuſe & frizée, de laine ou de cotton, ſa vaiſſelle d'ar-

gent & ſes chenets, que ſes ſeruantes tiennent fort propres & luiſans : car ſans cela, en vn moment le tout ſeroit noir comme s'il eſtoit enduit d'vne peau delicate d'encre. Rien de cela toutesfois ne ſe voit dedans l'air ; mais ces experiences conuainquent éuidemment qu'il eſt plein par tout de ſemblables atomes. Ie ne puis m'empécher d'ajoûter encore icy vne autre experience, qui eſt que nous voyons par les effets que les rayons de la Lune ſont froids & humides. Il eſt certain que ce qui eſt lumineux de ces rayons, vient du Soleil, la Lune n'ayant point de lumiere en ſoy, comme en fait foy ſon Eclypſe, qui ſe fait lors que la terre eſtant oppoſée entr'elle & le Soleil, empeſche qu'il ne l'éclaire de ſa lumiere, & alors elle eſt toute noire & obſcure. Les rayons donc qui viennent de la Lune, ſont ceux du Soleil, qui frappant ſur elle, ſont reflechis juſques à nous, & aportent des atomes de cét Aſtre froid & humide, qui participent de la ſource d'où ils viennent. Si on leur expoſe

donc

donc vn miroir concaue ou vn baſſin poly qui les aſſemble, vous verrez qu'au lieu que ceux du Soleil brûlent en ſemblable conjoncture, ceux-cy tout au contraire rafraichiſſent & humectent notablement, & meſme laiſſent ſur le miroir vne ſubſtance aquatique, viqueuſe & gluante. Il ſembleroit que ce fût vne choſe vaine de ſe lauer les mains dans vn baſſin d'argent bien poly, où l'on ne verroit point d'eau ny autre choſe que la reflection des rayons de la Lune; & neantmoins, ſi on continuë à faire cela quelque eſpace de temps, on ſe trouuera les mains toutes humides; c'eſt meſme vn remede infaillible pour faire tomber les porreaux des mains, quelque grand nombre qu'il y en ait, pourueu que l'on le reïteire pluſieurs fois. Concluons donc de tout ce diſcours, & de toutes ces experiences, que l'air eſt plein des atomes, qui s'attirent des corps par le moyen de la lumiere qui en refléchit, ou qui en ſortent par la chaleur naturelle & interieure

de ces meſmes corps qui les chaſſe dehors. Il ſemblera peut-eſtre impoſſible qu'il puiſſe y auoir vne ſi grande manation de corpuſcules; qui ſoient tellement répandus dans l'air, & ſoient emportez ſi loin par vn flux continuel (pour le dire ainſi) ſans que le plus ſouuent le corps d'où ils viennent, en ſouffre aucune diminution perceptible; car quelquesfois elle eſt fort viſible, comme dans l'éuaporation de l'eſprit de vin, du muſque, & de ſemblables ſubſtances volatiles. Mais cette objection ſera nulle; & les deux precedents principes ſe rendront plus croyables, quand nous en aurons poſé vn quatriéme qui ſera, que tout corps pour petit qu'il ſoit, eſt diuiſible juſqu'à l'infiny. Non pas qu'il ait actuellement des parties infinies (car le contraire de cela peut démontrer) mais qu'il ſe peut toûjours diuiſer & ſubdiuiſer en nouuelles parties, ſans jamais paruenir à la fin de ſa diuiſion. Et c'eſt en ce ſens que nos Maîtres nous enſeignent que la quantité eſt infini-

ment diuiſible. Cecy eſt éuident à qui conſiderera profondement l'eſſence & la raiſon formelle de la quantité; qui n'eſt autre choſe que diuiſibilité. Mais parce que cette ſpeculation eſt fort ſubtile Metaphyſique, ie me ſeruiray de quelques demonſtrations Geometriques pour prouuer cette verité: car elles s'accommodent mieux à l'imagination. Euclide nous enſeigne par la dixiéme propoſition de ſon ſixiéme liure, que ſi on prend vne ligne courte & vne autre longue, & que la longue ſoit diuiſée en pluſieurs parties égales entr'elles, la petite peut eſtre diuiſée en autant de parties auſſi égales entr'elles, & chacune de ces parties encore en autant d'autres, & chacune de ces dernieres en autant d'autres, & ainſi toûjours, ſans jamais paruenir à ce qui ne peut plus eſtre diuiſé. Mais ſuppoſons (quoy qu'il ſoit impoſſible) qu'on puiſſe tant diuiſer & ſubdiuiſer vne ligne, qu'à la fin on paruienne à des indiuiſibles, & voyõs ce qui en arriuera. Ie dis donc que

puiſque la ligne ſe reſout en indiuiſibles, elle en doit eſtre compoſée. Voyonc ſi cela ſe verifie. Pour cet effet ie prens trois indiuiſibles, leſquels, pour les diſtinguer, ſoient A. B. & C. (car ſi trois millions d'indiuiſibles font vne longue ligne, trois indiuiſibles en compoſeront vne courte) Ie les mets donc de rang. Premierement, voila A. poſé, puis je mets B. auprés de luy, en ſorte qu'ils ſe touchent: ie dis qu'il faut neceſſairement que B. occupe la meſme place que A. ou qu'il n'occupe pas la meſme. S'il occupe la meſme place, les deux enſemble ne font point d'extention: & par meſme raiſon, ny 3. ny 3000. n'en feront point: mais tous ces indiuiſibles s'vniront enſemble, & le reſultat de tout ne fera qu'vn ſeul indiuiſible. Il faut donc que n'étant pas tous deux en meſme place, mais pourtant ſe touchant l'vn l'autre, vne partie de B. touche vne partie de A. & l'autre partie ne le touche pas. I'y ajoûte donc l'indiuiſible C. dont vne par-

tie touchera la partie du B. qui ne touche point A. & par ce moyen B. eſt le copulant ou mediateur entre A. & C. pour faire cette extention. Pour faire cecy, vous voyez qu'il faut admettre des parties en B. & auſſi dans les deux autres, qui par voſtre ſuppoſition ſont tous indiuiſibles. Ce qui eſtant abſurde, la ſuppoſition eſt impoſſible. Mais pour rendre la choſe encore plus claire, ſuppoſons que ces trois indiuiſibles font vne extenſion & compoſent vne ligne, la propoſition déja citée d'Euclide, demontre que cette ligne peut eſtre diuiſée en trente parties égales, ou en autant qu'il vous plaira. De ſorte qu'il faut accorder que chacun de ces trois indiuiſibles peut eſtre diuiſé en dix parties, ce qui eſt contre la nature & la definition d'vn indiuiſible. Mais ſans les diuiſer en tant de parties, Euclide demontre par la dixiéme propoſition de ſon premier element, que toute ligne ſe peut partager

en deux parties égales. Mais celle-cy étant compoſée d'indiuiſibles de nombre imper, il faut que la partageant en deux, il y ait vn indiuiſible plus d'vn coſté que de l'autre, ou que celuy du milieu ſoit partagé en deux moitiés. De ſorte que celuy qui nie que la quantité ne ſe puiſſe diuiſer à l'infiny, s'embaraſſe en des abſurditez & impoſſibilitez incompreheníibles : & au contraire, celuy qui l'accorde, ne trouuera point d'impoſſibilité, ny d'inconuenïēt, que les atomes de tous les corps qui ſont dans l'air, ne puiſſent eſtre diuiſez, eſtendus & portez à vne merueilleuſe diſtance. Nos ſens en font foy en en quelque façon. Il n'y a aucun corps au monde (que nous ſçachions) ſi compacte, ſi peſant & ſi ſolide que l'Or. Et neantmoins à quelle étrange étenduë & diuiſion ne ſe peut-il point reduire ? Prenons vne once de ce métal maſſif, ce ne ſera qu'vn bouton gros comme le bout d'vn de mes doigts. Vn batteur d'Or fera mille feüilles ou dauanta-

ge de cette ſeule once. La moitié d'vne de ces feüilles ſuffira à dorer toute la ſurface d'vn lingot d'Argent de trois ou quatre onces: donnons ce lingot doré à ceux qui preparent le fil d'Or & d'Argent pour en faire du paſſement, & qu'ils le mettent dans leurs filieres pour le tirer à la plus grande longueur & ſubtilité qu'ils peuuent, ils pourront le reduire à la groſſeur d'vn cheueux, & ainſi ce filet aura peut-eſtre vn demi quart de lieuë d'étenduë, & encore dauantage. Et en toute cette longueur, il n'y aura pas l'eſpace d'vn atome dans ſa ſuperficie qui ne ſoit couuert d'Or. Voilà vne étrange & merueilleuſe dilation de cette demy feüille. Faiſons de meſme de tout le reſte de cét Or battu. Il eſt conſtant que par ce moyen, ce petit bouton d'Or peut eſtre tant étendu qu'il arriuera de cette ville de Montpellier à Paris, & pourra meſme paſſer au delà. En combien de millions d'atomes ne ſe pourroit point couper cette ligne dorée, par des ciſeaux diliez? Or il

eſt aiſé à comprendre que cette extenſion & diuiſiblité faite par des inſtruments groſſiers, de marteaux, de filieres, de ciſeaux, n'eſt pas comparable à celle qui ſe fait par la lumiere, & par les rayons du Soleil. Car il eſt certain que ſi cét Or peut eſtre tiré à vne ſi grande longueur par des rouës & par des filieres de fer, quelques vnes de ſes parties pourront bien auſſi eſtre emportées par les courſiers aiſſez dont nous auons partantoſt, j'entens par les rayons qui volent en vn moment, depuis le Soleil juſques à la terre. Si ie n'apprehendois de vous ennuyer par ma longueur, ie vous entretiendrois de l'étrange ſubtilité des corpuſcules qui ſortent d'vn corps viuant; par le moyen deſquels nos chiens d'Angleterre ſuiuront à l'odorat, durant pluſieurs lieuës, la piſte d'vn homme ou d'vne beſte qui aura paſſé par là quelques heures auparauant, & ainſi trouueront l'homme ou la beſte qu'on cherche. Et non ſeulement cela, mais ils trouueront dans vn grand

monceau de pierre, celle que cette perſonne aura touché de ſa main. Il faut que deſſus la terre & ſur cette pierre il s'attache quelques parties materielles du corps qui y a touché, & neantmoins ce corps ne ſe diminuë point ſenſiblement, non plus que l'Ambre gris & les peaux d'Eſpagne, qui enuoyent hors d'eux leur odeur cent ans durant, ſans ſe diminuer, ny en quantité, ny en odeur. En noſtre pais à on accoûtumé de ſemer toute vne campagne de meſme ſorte de grains, ſçauoir vn année d'orge, l'année ſuiuante de froment, la troiſiéme de féves, & la quatriéme on laiſſe la terre en friche pour la fumer & pour la remettre en bon eſtat par l'Attraction qu'elle fait de l'eſprit vital qui eſt dans l'air, & puis l'on recommence de nouueau par ce meſme ordre. Or l'année qu'elle eſt couuerte de féves, ceux qui voyagent pendant qu'elles ſont en fleur, les ſentent d'vne fort grande diſtance, ſi le vent eſt fauorable. C'eſt vne odeur ſuaue,

mais fade, & à la longue, déplaiſante & enteſtante. Mais l'odeur du Rômarin qui vient de la côte d'Eſpagne, va bien plus loin. I'ay voyagé par Mer le long de ces côtes trois ou quatre fois, & j'ay toûjours remarqué que les Mariniers ſçauent quand ils ſont à trente ou quarante lieuës de ce continent (ie ne me ſouuiens pas exactement de la diſtance) & ils ont cette connoiſſance par l'odeur viue du Rômarin qui en vient. Ie l'ay ſenti moy-meſme, auſſi fort que ſi j'euſſe eu vne branche de Rômarin dans la main, & cela nous eſt arriué deux ou trois iours auparauant que nous puſſions découurir la Terre: il eſt vray que le vent eſtoit contraire. Quelques Hiſtoires nous marquent que des Vautours ſont venus de deux ou trois cens lieuës à l'entour des charognes des corps morts qui étoiẽt reſtez ſur la terre, apres vne ſanglante bataille. Et l'on ſçauoit que ces Vautours eſtoient venus de ſi loin, parce qu'il n'y auoit point de ce genre d'Oyſeaux plus prés. Ils ont l'o-

dorat tres-vif, & il faut que les atomes pourris & puans de ces corps morts, ayent eſté emportez dans l'air auſſi loin que cela, & que ces oyſeaux ayans vne fois attrapé cette odeur, l'ayent ſuiuie juſques à ſa ſource, d'autant qu'elle eſt plus forte, à meſure qu'elle eſt plus proche. Nous finirons icy ce que nous auions à dire touchant la grande étenduë des corpuſcules, qui ſortans par le moyẽ du Soleil & de la lumiere de tous les corps compoſez de tous les élemens, rempliſſent l'air, & ſont emportez à vne diſtance merueilleuſe du lieu, & du corps dont ils ont leur ſource & leur origine. La preuue & l'explication deſquelles choſes a eſté juſques icy le but de la viſée de tout mon diſcours.

Maintenant, Meſſieurs, il faut, s'il vous plaît, que ie vous faſſe voir que ces corpuſcules, qui rempliſſent & compoſent l'air, ſont quelquesfois attirez par vne route tout à fait differente de celle que leurs premieres cauſes vniuerſelles leur deuoient

faire tenir. Et ce ſera noſtre cinquiéme principe. On peut remarquer dans le cours & dans l'œconomie de la Nature, pluſieurs ſortes d'Attractions. Comme celle qui ſe fait par ſuction, par laquelle j'ay veu vne vne balle de plomb au fond d'vn long fuſil exactement trauaillé, ſuiure l'air, qu'vne perſonne ſucçoit à l'emboucheure du Canon, auec vne telle impetuoſité & roideur, qu'elle luy caſſa les dents. L'attraction de l'eau ou du vin qui ſe fait par vn ſcyphon, eſt ſemblable à celle-cy: par ſon moyen on fait paſſer vne liqueur d'vn vaſe dans vn autre ſans la troubler, & ſans en faire monter les feces. Il y a vne autre ſorte d'Attraction, qui s'appelle magnetique, par laquelle l'Aymant attire le Fer. Vn autre Electrique; quand le Carabé ou le Iayet attire la paille. Vn autre de la flâme, & quand la fumée d'vne chandelle éteinte attire la flâme d'vne brulante, & la fait décendre pour allumer celle qui eſt éteinte.

Vne autre eſt de Filtration, quand vn corps humide monte par vn autre corps ſec, ou que le contraire ſe fait. Et enfin quand le feu, ou quelque choſe chaude attire l'air & ce qui eſt mélé auec luy.

Nous parlerons icy ſeulement des deux dernieres eſpeces d'attraction. I'ay aſſez expliqué les autres en vn autre lieu. La Filtration pourra ſembler à celuy qui ne la conſidere pas aſſez attentiuement, & qui n'en examine pas toutes les circonſtãces, vne merueille cachée de la Nature; & vne perſonne d'vn raiſonnement mediocre & limité, l'attribuëra à quelque vertu & proprieté occulte, & ſe perſuadera que dans le filtre il y a vne ſecrette ſympathie qui fait monter l'eau cõtre ſa nature : mais celuy qui l'examinera cõme il faut, obſeruant tout ce qui s'y fait, ſans obmettre aucune circonſtance, il verra qu'il n'y a rien de plus naturel, & qu'il eſt impoſſible qu'il arriue autrement. Et il faut faire le méme iugement de tous les plus profonds myſteres & des

ſecrets les plus cachez de la Nature, ſi on prenoit peine de les découurir, & ſi on les examinoit comme il faut. Voicy donc comment la filtration ſe fait; on met vne longue languette de drap ou de cotton, ou de quelque matiere ſpongieuſe, dans vne terrine d'eau ou d'autre liqueur, laiſſant pendre par deſſus le bord de la terrine, vne bonne partie de la languette. Et l'on voit bien toſt monter l'eau par le drap, & paſſer par deſſus le bord du vaiſſeau, & degoutter par le bout d'embas de la languette ſur la terre, ou dans quelque vaiſſeau. Et les jardiniers ſe ſeruẽt méme de cette methode, pour arroſer en Eſté peu à peu leurs fleurs ou ieunes plantes: comme auſſi les Apotiquaires & Chymiſtes, pour ſeparer les liqueurs de leurs feces ou reſidences. Pour comprendre la raiſon de ce que l'eau monte ainſi, regardons de prés & en detail tout ce qui s'y fait. La partie du drap qui eſt dans l'eau, deuient moüillée; c'eſt à dire, reçoit & imbibe l'eau parmy ſes parties premie-

remẽt ſeches & ſpongieuſes. Ce drap s'enfle & ſe conſle en receuant l'eau ; car deux corps ioints enſemble, demandent plus de place que ne feroit l'vn d'iceux s'il eſtoit ſeul. Conſiderons cette enflure & extenſion augmentée, dans le dernier filet de ceux qui touchent l'eau, à ſçauoir en celuy qui eſt en ſuperficie, lequel pour eſtre diſtingué des autres, ſoit marqué par les deux bouts, comme vne ligne, & ſoit A. B. & le filet qui ſuit immediatement & eſt au deſſus de luy, ſoit C. D. & le ſuiuãt E. F. puis G. H. & ainſi iuſques à l'extremité de la languette. Ie dis donc que le filet A. B. ſe dilatant & groſſiſſant par le moyen de l'eau qui entre dans ſes fibres, s'aproche peu à peu du filet C. D. qui eſt encore ſec, parce qu'il ne touche pas l'eau. Mais quand A. B. eſt tellement groſſi & enflé par l'eau qui y entre, qu'il remplit tout le vuide & toute la diſtance qui eſtoit entre luy & C. D. & que meſme il preſſe contre C. D. à cauſe de ſon extenſion, plus grande que n'eſtoit

l'eſpace compriſe entr'eux deux; alors il mouïlle C. D. parce que le filet A. B. eſtant comprimé, la partie exterieure de l'eau qui eſtoit en luy, venant à eſtre pouſſée ſur C. D. y cherche place, & entre dans ſes fibres, & les mouïlle, tout de méme comme au commencement ſa partie exterieure, & plus éleuée eſtoit elle-méme deuenuë mouïllée. C. D. eſtant ainſi mouïllé, ſe dilatera comme a fait A. B. & par conſequent preſſant contre E. F. il ne peut manquer de faire le méme effet en luy, qu'il auoit precedément reçeu en ſoy par l'enfleure & dilatation d'A B. & ainſi de main en main chaque fil mouïlle ſon voiſin, iuſques au dernier filet de la languette. Et il ne faut point craindre que la continuïté de l'eau ſe rompe, en montant cette eſchelle de cordes, ny qu'elle recule en arriere: car ces eſchelons ſi aiſez à grimper, luy rendent la montée fort facile; & les fibres laineuſes de chaque fil ſemblent quaſi luy tendre la main à chaque marche pour l'ayder

à monter aiſément. Et ainſi la facilité d'aller contre mont, iointe à la fluidité de l'eau, & à la nature de la quantité, qui tend toûjours à l'vnité des ſubſtances & des corps qu'elle reueſt, lors qu'il n'y a pas quelque cauſe plus puiſſante pour la rompre & diuiſer, fait que cette eau ſe tient toute d'vne piece, & paſſe par deſſus le bord de la terrine, apres quoy, ſon voyage eſt encore plus aiſé, car elle va ſon penchant naturel en décendant toûjours en bas. Et ſi le bout de la languette pend plus bas, hors de la terrine, que n'eſt la ſuperficie de l'eau dans la terrine, l'eau degoute en terre, ou dans quelque vaiſſeau ſoûmis : comme nous voyons qu'vne corde peſante eſtant penduë ſur vne poulie, le bout qui eſt le plus long & le plus peſant, tombe à terre & en leue l'autre plus court & plus leger, le faiſant paſſer par deſſus la poulie. Mais ſi le bout exterieur de la languette, & qui eſt hors de la terrine, eſtoit horizontal auec la ſuperficie de l'eau, & ne pen-

doit pas plus bas qu'icelle, l'eau ſe tiendroit immobile, comme deux baſſins d'vne balance, où il y auroit égal poids en chacun d'eux. Et ſi l'on vuidoit de l'eau qui eſt dans la terrine, en telle ſorte que ſa ſuperficie deuint plus baſſe que la pointe de la languette; en ce cas là, l'eau montante eſtant deuenuë plus peſante que la décendante de l'autre coſté hors de la terrine, elle rappelleroit celle qui eſtoit déja ſortie & preſte à tomber, & la feroit rebrouſſer chemin, & tourner en arriere ſur ſes pas, & rentrer dans la terrine pour ſe reméler auec l'eau qui y eſt. Vous voyez donc tout ce myſtere, qui d'abord eſtoit ſi ſurprenant, déployé & rendu auſſi familier & naturel que de voir vne pierre tomber d'en haut. Il eſt vray que pour en faire la demonſtration auec vne rigueur exacte & complete, il y faudroit aioûter encore quelques autres circonſtances; ce que i'ay fait au long en quelqu'autre diſcours, où i'ay traitté cette matiere expres. Mais ce que i'en viens de dire

ſuffit, en cette occaſion, pour donner quelque teinture du moyen par lequel cette attraction ſi celebre ſe fait.

L'autre Attraction qui ſe fait par le feu, lequel attire l'air ambient, auec les corpuſcules qui ſont dans l'air, va de cette ſorte. Le feu agiſſant ſelon ſa nature (qui eſt de pouſſer vne cõtinuëlle riuiere ou exhalaiſon de ſes parties, du centre à la circonference, & hors de ſa ſource (emporte quant & ſoy l'air qui luy eſt ajoint & attaché aux coſtez; comme l'eau d'vne riuiere entraîne auec ſoy de la terre du canal ou lit par lequel elle coule. Car l'air eſtant humide, & le feu ſec, ils ne pouuent moins faire que de s'attacher & ſe coller l'vn à l'autre. Or il faut qu'vn nouuel air vienne des lieux circonuoiſins pour remplir la place de celuy qui eſt emporté par le feu; car autrement il y auroit du vuide en cet entre-deux, ce que la nature abhorre. Ce nouuel air ne demeure gueres en la place qu'il viẽt remplir; car le feu qui eſt en vn continuel courant & émanation de ſes

parties l'emporte auſſi toſt auec luy, & attire de nouuel air : & ainſi il ſe forme vn conſtant & continuel courant d'air, tant que l'actiõ de feu continuë. Nous voyons journellement l'experience de tout cecy. Car ſi on fait bon feu dans vne chambre, il attire l'air par la porte & par les feneſtres, leſquelles ſi l'on ferme, mais que neantmoins il y ait quelques fentes ou creuaſſes par où l'air puiſſe entrer, en s'approchant d'icelles, on entendra vn bruit & ſifflement que l'air fait en ſe preſſant pour y entrer, (qui eſt la meſme cauſe qui produit le ſon des orgues & des flageolets) & qui ſe tiendroit entre ces fentes & le feu, il ſentiroit vne impetuoſité de ce vent artificiel, qui morfondroit & geleroit du coſté où il frappe, pendant qu'il ſe brûleroit de l'autre côté qui eſt deuers le feu ; & vne chandelle de cire tenuë en ce courant de vent, ſe fondroit & ſe gaſteroit, par ſa flâme ſoufflée contre la cire en vn quart d'heure, laquelle chandelle, eſtant en lieu calme, où

ſa flâme puiſſe monter tout droit, dureroit quatre heures à brûler. Mais s'il n'y a point de paſſage par où l'air puiſſe entrer dans la chambre, alors vne partie de la vapeur du bois, qui ſe deuroit conuertir en flâme, & monter par la cheminée, décend contre ſa nature (pour ſuppléer au défaut de l'air) dans cette chambre, & la remplit de fumée; & à la fin le feu s'étouffe & s'éteint à faute d'air. De là vient que les Chymiſtes ont raiſon de dire que l'air eſt la vie du feu, auſſi bien que des animaux. Mais ſi l'on met vn baſſin ou ſeau d'eau deuant le feu ſur le foyer, il n'y aura point de fumée dans la chambre, encore que elle ſoit ſi bien fermée, qu'il n'y puiſſe point entrer de l'air. Car le feu attire des parties de cette eau (eſtant vne ſubſtance liquide & aiſée à émouuoir & remuër de ſa place) leſquelles ſe rarifient en air, & ſont par ce moyen la fonction de l'air. Tout cecy ſe voit plus éuidemment, ſi la chambre eſt petite: car

alors l'air qui y eſt compris, eſt plutôt enleué & emporté. Et c'eſt à cauſe de cette attraction que l'on fait de grands feux aux chambres, où il y a des meubles ou des gens peſtiferez, pour les des-infecter. Car cette innondation d'air qui y eſt attiré par le feu, balaye les murailles, le plancher, & tous les endroits de la chambre, & détache les corpuſcules pourris, acres, corroſifs & veneneux, qui font les infections qui s'y tenoient attachées; & les attire dans le feu, où ils ſont en partie brûlez, & en partie emportez par la cheminée auec les atomes du meſme feu & de la fumée qui en ſort. C'eſt par ce moyen que le grand Hypocrate (qui penetroit ſi auant dans la nature) des-infecta & guerit de la peſte vne Prouince, ou Region entiere, y faiſant faire par tout de grands feux.

Or cette maniere d'Attraction, ſe fait non ſeulement par le feu ſimple, mais auſſi par ce qui en participe; c'eſt à dire, par les ſubſtances chaudes. Et ce qui eſt la raiſon & la

cauſe de l'vne, l'eſt auſſi pareillement de l'autre. Car les eſprits ou parties ignées s'éuaporans de telle ſubſtance ou corps chaud, emportent quant & eux l'air adjacent, qui doit neceſſairement eſtre nourry par vn autre air, ou par quelque matiere qui tienne lieu de l'air, comme nous auons dit du baſſin ou ſeau d'eau mis dans le feu pour empeſcher la fumée. C'eſt ſur ce fondement que les Medecins ordonnent l'application chaude des pigeons ou jeunes chiens, ou autres animaux chauds aux plantes des pieds, ou pouls des mains, ou à l'eſtomac, ou nombril de leurs malades, pour tirer hors de leurs corps des vents ou mauuaiſes vapeurs qui les infectent. Et en temps de peſte & d'infection vniuerſelle de l'air, on tuë les pigeons, les chats, les chiens & ſemblables animaux chauds, qui font continüellement vne grande tranſpiration & éuaporation d'eſprits, parce que l'air par l'Attraction qui ſe fait, prenant la place des eſprits qui ſont ſortis en cette éuapo-

ration, les atomes peſtiferez & infects qui ſont épars dans l'air, & qui viennent auec luy, s'attachent à leurs plumes, leur poil ou leurs fourures. Et pour cette meſme raiſon, nous voyons que le pain venant tout chaud du four, attire à ſoy la mouſſe de la futaille (qui gaſte le vin) ſi on le met ainſi chaud ſur le bondon; & que les oignons & ſemblables corps fort chauds, qui exhalent continüellement leurs parties ignées (ce qui ſe connoît par la force de leur odeur) deuiennent entachez de l'infection de l'air, ſi l'on les y expoſe: qui eſt vn des ſignes pour reconnoître ſi toute la maſſe de l'air eſt vniuerſellement infectée. Et l'on peut reduire à ce chef, la grande Attraction de l'air, qui ſe fait par les corps calcinez, & particulierement par le Tartre rendu tout igné par l'extréme action du feu ſur luy, qui s'y amaſſe & ſe corporifie parmy ſon Sel. Car j'ay remarqué qu'il attire à ſoy neuf fois plus peſant d'air, que ce qu'il peſe lui meſme. Car ſi vous oppoſez à

l'air

l'air vne liure de ſel de tartre bien calciné & brûlé, il vous rendra dix liures de bonne huile de tartre, attirant & corporifiant ainſi l'air qui l'entoure, & ce qui eſt melé parmy l'air : comme il arriua à l'huile de tartre de Monſieur Ferrier dont i'ay parlé cy deuant. Mais il me ſemble que tout cecy eſt peu, au prix de l'attraction de l'air qui ſe faiſoit par le corps d'vne certaine Religieuſe à Rome, dont Petrus Seruins Medecin du Pape Vrbain huitiéme, fait mention dans vn liure qu'il a publié touchant les accidens merueilleux, qu'il à remarqué en ſon temps. A moins d'vn tel garand, ie n'oſeroit pas produire cette Hiſtoire, encore que la Religieuſe me l'ait confirmée elle méme, & que bon nombre de Docteurs de la Faculté de Medecine de Rome me l'ayant auſſi aſſeurée. C'étoit vne Religieuſe qui par excés de jeûnes, de veilles, & d'Oraiſons mentales, s'étoit tellement echauffé le corps, qu'il ſembloit qu'elle fut toute en feu, & que ſes os eſtoient

tous deſſechez & calcinez. Cette chaleur donc, ce feu interne, attirant l'air puiſſamment; cet air ſe corporiſoit tout dãs ſon corps, comme il fait dans le ſel de tartre: & les paſſages y eſtans tous ouuerts, il aboutiſſoit de tous coſtez là où eſt l'égout des ſeroſitez du corps, qui eſt la veſſie, & de là elle le rendroit en eau par les vrines, & ce en vne quantité incroyable: car elle rendit durant quelques ſemaines plus de ceux cens liures d'eau, toutes les vingt-quatre heures. Auec cette illuſtre exemple, ie mettray fin aux experiences que i'ay auancez pour prouuer & expliquer l'attraction qui ſe fait de l'air par les corps chauds & ignez, qui ſont de la nature du feu.

Mon ſixiéme Principe ſera, que quand le feu ou quelque corps chaud attire l'air, & ce qui eſt dans l'air, s'il arriue qu'il ſe trouue dans cet air des atomes diſperſez qui ſoient de ſemblable nature au corps qui les attire; l'attractiõ de tels atomes ſe fait bien plus puiſſamment que s'il n'y auoit

que des corps de differente nature: & ces atomes s'arreſtent, s'attachent & ſe mélent volontiers auec ce corps: la raiſon de cecy eſt la reſſemblance & conuenance qu'ils ont l'vn auec l'autre. Si ie n'expliquois pas en quoy conſiſte, & ce que veut dire cette reſſemblance & conuenance, ie m'expoſerois à pareille cenſure & blâme que celle dont i'ay taxé au commancement de mon diſcours ceux qui parlent vulgairement & à la legere de la Poudre de Sympathie & de ſemblables merueilles de la nature. Mais quand j'auray éclaircy ce que ie veux dire par telle conuenance & reſſemblance, j'eſpere que vous ſerez entierement ſatisfaits. Ie pourrois vous faire voir qu'il ſe trouue pluſieurs ſortes de reſſemblances, qui cauſent vnion parmy les corps: mais ie me contanteray de paler icy ſeulement de trois des plus notables. La premiere reſſemblance ſera touchant le poids, par laquelle les corps de méme degré de peſanteurs s'aſſemblent enſemble. La raiſon de cela

eſt euidente, car ſi vn corps eſtoit plus leger, il occuperoit vne ſituation plus haute que l'autre moins leger comme au contraire ſi vn corps eſtoit plus peſant, il décendroit plus bas qu'vn moins peſant. Mais ayant méme degré de peſanteur, ils ſe tiennent fort bien enſemble dans vn méme équilibre, comme l'on peut voir à l'œil en cette gentille experience que quelques curieux produiſent, pour donner à entendre comment les quatres Elemens ſont ſituez l'vn par deſſus l'autre ſelon leur poids ou peſanteur. Ils mettent dans vne fiole de l'eſprit de vin teint de couleur rouge, pour repreſenter le feu : de l'eſprit de terrebenthine tein en bleu pour l'air ; de l'eau commune teinte en verd, pour repreſenter l'élement de l'eau : & de l'émail en poudre, ou de la limaille de quelque metal ſolide, pour tenir lieu de la terre. Vous les voyez l'vn ſur l'autre, ſans aucun mélange. Et ſi vous les broüillez ſoudainement enſemble par quelque violente agitation ;

voyla vn vray Chaos, vne confuſion telle qu'il ſemble qu'il n'y ait aucuns des atomes de ces corps qui ne ſoient peſle-meſle ſans aucun rang. Mais ceſſez cette agitation, & vous voyez incontinent apres chacune de ces quatre ſubſtances aller en ſon lieu naturel, rappellant & vniſſant tous leurs atomes en vne maſſe d'vn ordre fort diſtinct, de ſorte que l'on n'y voit plus le moindre mélange poſſible. La ſeconde reſſemblance des corps qui s'entre attirent & s'vniſſent, eſt de ceux qui ſont de ſemblables degrez de rareté & denſité. La nature & l'effet de la quantité, eſt de reduire à l'vnité, toutes les choſes eſquelles elle ſe trouue, ſi ce n'eſt que quelques autre puiſſance plus forte (comme de differentes formes ſubſtantielles, qui la multiplient) ne l'empeſche. Et la raiſon de cela eſt éuidente: car l'eſſence de la quantité, eſt la diuiſibilité; ou vne capacité à eſtre diuiſée; qui vaut autant comme qui diroit eſtre faite pluſieurs, d'où il s'enſuit que d'elle mé

me elle n'eſt pas pluſieurs : elle eſt donc d'elle meſme & de ſa nature, vne extenſion continuë. Puis donc que la nature de la quantité en general, tend à vnité & continuïté, il faut que les premieres differences de la quantité, qui ſont la rareté & la denſité, produiſent vn ſemblable effet d'vnité & de continuité és corps qui conuiennent en meſme degré d'icelles. Pour preuue de quoy, nous voyons que l'eau s'vnit & s'incorpore aiſément & fortement à l'eau, l'huile à l'huile, l'eſprit de vin à l'eſprit de vin, le vif argent au vif argent, mais difficilement l'huile & l'eau ſe peuuent elles vnir, ny auſſi le mercure & l'eſprit de vin & autres corps de diſſemblable denſité & tenuité. La troiſiéme reſſemblance des corps qui les vnit & les fait ſe tenir fortement enſemble, eſt celle de la figure. Ie ne veux pas icy me ſeruir de l'ingenieuſe penſé de ce grand perſonnage, qui veut que la continuité des corps reſulte de quelques petits accrochemens qui les tiennent en-

ſemble, & qui ſont differens aux corps de differente nature. Mais pour ne m'étendre pas trop diffuſément en chaque particularité (j'apprehende que ie ne l'aye déja trop fait) je diray ſeulement en gros comme choſe éuidente, que chaque ſorte de corps affecte vne figure particuliere. Nous le voyons clairement parmy les differentes ſortes de ſel. Pilez les ſeparément diſſolvez, coagulez & changez les tant qu'il vous plaira, ils reuiennent toûjours apres chaque diſſolution & coagulation à leur figure naturelle, & chaque atome du meſme ſel affecte toûjours ſa meſme figure. Le ſel commun ſe forme toûjours en cubes à faces quarrées. Le ſel nitte en colonnes à ſix faces. Le ſel armoniac en hexagones à ſix pointes, de meſme que la neige qui eſt ſexangulaire. Le ſel d'vrine en pentagones: à quoy Monſieur Dauiſſon attribuë la figure pentagonaire de chacune des pierres qui ſe trouuerent en la veſſie de Monſieur Peletier, au nombre de plus de quatre-

vingt. Car la méme cauſe efficiente immediate, qui eſt la veſſie, auoit imprimé ſon action, & dans ces pierres & dans le ſel de l'vrine. Et ainſi de pluſieurs autres ſels. Les Diſtilateurs ont remarqué que s'ils renuerſent ſur la teſte morte de quelque diſtilation, l'eau qui en a eſté diſtillée, elle s'y imbibe, & s'y reünit incontinent, au lieu que ſi vous y verſez quelque autre eau, elle ſurnage, & à grande peine de s'y incorporer. La raiſon eſt que cette eau diſtillée, qui ſemble vn corps homogene, eſt pourtant compoſé de corpuſcules de differentes natures, & par conſequent de differentes figures (comme les Chymiſtes le montrent à l'œil) & ces atomes eſtans chaſſez par l'action du feu hors de leurs chambres, & comme des lits qui leur eſtoient appropriez auec vne tres exacte juſteſſe, quand ils reuiennent à leurs anciennes habitations: c'eſt à dire à ces pores qu'ils ont laiſſé vuides dans les teſtes mortes, ils s'y accommodent, en ſe rejoignans amiablement, & ſe

commenſurent enſemble. Et le méme arriue quand il pleut apres vne grande ſechereſſe : car la terre boit incontinent cette eau, qui en auoit eſté attirée par le Soleil : au lieu que toute autre liqueur eſtrangere n'y entreroit qu'auec difficulté. Or qu'il y ait des pores de differentes figures dans des corps qui ſemblent eſtre homogenes, Monſieur Gaſſendi l'affirme, & taſche de le prouuer par la diſſolution des ſels de differentes figures dans l'eau commune. Quand dit-il, (ou à cet effet) vous y aurez diſſout du ſel commun autant qu'elle en peut prendre; ſuppoſons par exemple vne liure, ſi vous y en mettez encore vn ſcrupule ſemblable, elle le laiſſera entier au fond, cõme ſi c'étoit du ſable ou du plâtre; neantmoins elle diſſoudra encore vne bonne quantité de ſel nitre. Et quand elle ne touchera plus à ce ſel, elle diſſoudra autant de ſel armoniac, & ainſi d'autres ſels de differentes figures. Quoy que s'en ſoit de la verité de ce particulier (que j'ay examiné en quelqu'au-

tre endroit) nous voyons que par l'œconomie de la nature, les corps qui poſſedent ſemblables figures, ſe meſlent plus facilement, & s'vniſſent plus fortement. Qui eſt la raiſon pourquoy ceux qui font de la colle forte pour recoller les vaſes rompus de Porcellaine ou de Criſtal ou ſemblables matieres, mélent toûjours parmy leur colle de la poudre de ſemblable corps qu'eſt celuy qu'ils veulent racommoder. Et les Orfevres meſmes quand ils veulent ſouder enſemble des pieces d'or ou d'argent, meſlent toûjours ſemblables metaux dans leur ſoudure.

Ayant ainſi parcouru les raiſons & cauſes pourquoy les corps de ſemblable nature s'attirent plus puiſſamment que les autres, & pourquoy ils s'vniſſent plus promptement & plus fortement enſemble, voyons ſelont noſtre Methode, comment l'experience confirme mon raiſonnement : car aux choſes Phyſiques, il ſe faut rapporter en dernier reſſort à l'experience : & tout diſcours qui

n'eſt pas ſoûtenu par là, doit eſtre repudié ou au moins ſoupçonné pour illegitime. C'eſt vne pratique ordinaire que quand vn homme s'eſt brûlé, par exemple la main, il la tient quelque eſpace de temps au feu; & par ce moyen, les corps ou atomes ignez du feu & de la main ſe mélans & s'attirans les vns les autres, & les plus forts (qui ſont ceux du feu) l'emportant par deſſus les autres, la main ſe trouuant beaucoup ſoulagée de l'inflammation qu'elle ſouffroit, c'eſt vn remede ordinaire (quoy que facheux, mais pour vn mal plus facheux) que ceux qui ont l'aleine mauuaiſe, tiennent la bouche ouuerte à l'emboucheure d'vn priué, le plus qu'ils peuuent, & par la reiteration de ce remede, ils ſe trouuent enfin gueris, la plus grande puanteur du priué attirant à ſoy & emportant la moindre, qui eſt celle de la bouche. Ceux qui ont eſté mordus ou piquez d'vn vipere ou d'vn ſcorpion, tiennent ſur la piqueure vn ſcorpion, ou vne teſte de vipere écraſée: & par

ce moyen le poiſon qui par vne eſpe-
de filtration, s'auançoit pour gagner
le cœur, retourne en arriere ſur ſes
pas, & reuient à ſa principale ſource,
où il y en a plus grande quantité, &
laiſſe la partie bleſſée entierement de-
liurée de ce venin. En temps de peſte,
l'on porte autour de ſoy de la pou-
dre des crapaux, ou meſme vn cra-
paut ou arraigné viue, (enfermée en
quelque vaiſſeau commode) ou de
l'arſenic, ou quelqu'autre ſemblable
ſubſtance venimeuſe, laquelle attire
à ſoy l'infection de l'air, qui autre-
ment pourroit infecter la perſonne
qui la porte. Et cette meſme poudre
de crapaux attire auſſi à ſoy tout le
poiſon d'vn charbon peſtilentiel. Le
farcin eſt vne humeur venimeuſe &
contagieuſe dans le corps d'vn che-
ual, pendez luy vn crapaut autour
du col dans vn ſachet, & il ſera gua-
ry infailliblement; le crapaut qui eſt
le plus grand venin attirant à ſoy le
venin qui eſt dans le cheual. Faites
éuaporer de l'eau dans vne eſtuue ou
autre chambre bien fermée; s'il n'y

à rien qui attire cette vapeur, elle s'attachera par tout aux murailles de l'eſtuue, & à meſure qu'elle ſe refroidit ſe recondenſe là en eau : mais ſi vous mettez vn baſſin ou ſceau plein d'eau en quelque endroit de l'eſtuue, il attirera à ſoy toute la vapeur qui rempliſſoit la chambre, en ſorte qu'apres cela, on n'y trouuera rien de moüillé. Si vous diſtillez du Mercure (qui ſe reſoluant en fumée, paſſe dans le recipient) mettez en vn peu dans la rigolle de la chappe, & tout le Mercure de l'alambic s'amaſſera là, & rien ne paſſera dans le recipient. Si vous diſtillez l'eſprit de ſel ou de Vitriol ou le Baume de ſouffre, & laiſſez le paſſage libre entre l'eſprit & la teſte morte, d'où il eſt ſorty, les eſprits retourneront à la teſte morte, qui eſtant fixe & ne pouuant monter, les attire à ſoy. En noſtre Païs (& ie crois que c'eſt de meſme icy) l'on fait prouiſion pour toute l'année de paſtez de Cerfs & de Dains, en la ſaiſõ que leur chair eſt meilleure & ſauoureuſe ; qui eſt

durant les mois de Iuillet & d'Aouſt; l'on les cuit dans des pots de terre, ou crouſte dure de ſeigle, apres les auoir bien aſſaiſonnez d'eſpices & de ſel; & eſtans froids, on les couure ſix doigts de haut de beure frais fondu, pour empeſcher que l'air ne les entame. On remarque pourtant, apres toutes les diligences qu'on peut faire, que quand les beſtes viuantes qui ſont de meſme nature & eſpece, ſont en Rut, la chair qui eſt dans ces pots s'en reſſent puiſſamment, eſt grandement alterée, & a le gouſt fort; à cauſe de ſes eſprits bouquains qui ſortent en cette ſaiſon des beſtes viuantes, & ſont attirez par la chair morte de leur meſme nature. Et alors on à de la peine d'empécher que cette chair ne ſe gaſte. Mais cette ſaiſon eſtant paſſée, il n'y à plus de danger pour tout le reſte de l'année. Les Marchands de vin remarquent en ce Païs-cy, & par tout où il y a du vin; qu'en la ſaiſon que les vignes ſont en fleur, le vin qui eſt dans les caues fait vne fermentation,

& pouſſe vne petite lie blanche (qu'il me ſemble qu'on appelle la mere) à la ſuperficie du vin, lequel eſt en deſordre juſques à ce que les fleurs des vignes ſoient tombées; & alors cette agitation ou fermentation s'étant appaiſée, tout le vin reuient en l'état où il eſtoit auparauant. Et ce n'eſt pas d'aujourd'huy ſeulement qu'on a fait cette remarque: car (pour ne rien dire de pluſieurs autres qui en parlent) Saint Ephrem le Syrien, dans ſon dernier Teſtament (il y à prés de treize cens ans) rapporte cette meſme circonſtance du vin, qui ſouffre vne agitation & fermentation dans le tonneau à meſme temps que les vignes exhalent leurs eſprits à la campagne: & ſe ſert ainſi d'vn pareil exemple des oignons ſecs qui germent dans le grenier, quand ceux qui ſont ſemez dans le jardin commencent à ſortir de la terre & embaumer l'air de leurs eſprits. Voulant indiquer par tels exemples connus de la nature, la communication qui eſt entre les perſonnes viuantes & les

ames des morts. C'eſt que ces eſprits vineux qui emanent des fleurs, rempliſſent l'air de tous coſtez (comme les eſprits du Romarin d'Eſpagne, dont nous parlions tantoſt) ils ſont attirez dans les tonneaux par le vin qui leur tient lieu de ſource, & qui a abondance de ſemblables eſprits. Et ces nouueaux eſprits volatiles ſuruenant, excitent les eſprits les plus fixes du vin, & y cauſent vne fermentation, comme ſi on y verſoit du vin doux ou du vin nouueau. Car en toute fermentation il ſe fait vne ſeparation des parties terreſtres & des parties huileuſes, qui ſe rejettent hors des parties eſſentielles, & ainſi les plus legeres montent à la ſuperficie, & les plus peſantes deuiennent en lieu tartareuſe qui tombe au fonds. Mais ſi en cette ſaiſon l'on n'a pas aſſez de ſoin de garder le vin dans vn lieu propre & bien temperé, & de tenir les vaiſſeaux pleins & bien bouchez, & faire les autres diligences qui ſont ordinaires aux Tonneliers; l'on court riſque de voir le vin s'em-

pirer beaucoup, parce que ces eſprits volatiles venant à s'éuaporer, ils emportent auec eux les eſprits du vin qu'ils ont excitez & auec leſquels ils ſe ſont meſlez. Tout de méme que l'huile de tartre de Monſieur Ferrier, attirant les eſprits volatiles des Roſes répandus dans l'air en leur ſaiſon, ſouffroit vne nouuelle fermentation, & faiſoit tous les ans vne nouuelle attraction de ſemblables eſprits, à cauſe de l'affinité que cette huile auoit contracté auec ces eſprits en ſa premiere naiſſance, & puis apres en eſtoit priué, comme la ſaiſon ſe paſſoit. Et c'eſt pour cette meſme raiſon, qu'vne nappe ou ſeruiette tachée d'vne meure ou de vin rouge, eſt aiſément nettoyée en la lauant à la ſaiſon que ces plantes fleuriſſent, au lieu qu'à tout autre temps, ces taches ne cedent point à la leſſiue. Mais ce n'eſt pas ſeulemeut en France & aux lieux où les vignes ſont proches du vin que cette fermentation ſe fait. En Angleterre où nous n'auons pas aſſez de vignes pour en

faire du vin, la meſme choſe s'obſerue, & encore quelque particularité d'auantage. Quoy qu'on ne faſſe point de vin en noſtre Païs; nous en auons pourtant en tres grande abondance, qui s'y apporte de dehors. Il en vient, principalement de trois endroits: des Canaries, d'Eſpagne & Gaſcogne. Or ces regions eſtans en differens climats & degrez de latitude, & par conſequent l'vne plus chaude que l'autre, & où les meſmes arbres & plantes fleuriſſent plutôt les vne que les autres; il arriue que cette fermentation de nos differens vins s'auance plus ou moins, ſelon que les vignes dont ils prouiennent, fleuriſſent plutôt ou plus tard en leur païs: eſtant conforme à la raiſon que chaque vin attire plus volontiers les eſprits des vignes d'où il prouient, que des autres. Ie ne ſçaurois m'empeſcher en cette occaſiõ de faire vne petite digreſſion pour deueloper vn autre effet de la nature que nous voyons aſſez ſouuent, & qui n'eſt pas moins curieux que le principal

que nous traittons. Il ſemblera peut-eſtre auoir ſes cauſes & ſes reſſorts encore plus obſcurs ; neantmoins ils dependent en pluſieurs circonſtances de meſmes principes ; quoy qu'en d'autres auſſi ils ſoient auſſi differens. C'eſt touchant les marques qui arriuent aux Enfans, quand leur mere durant leurs groſſeſſes ont eu enuie de manger de quelque choſe. Pour y proceder dans mon ordre accoûtumé, j'en propoſeray premierement quelque exemple. Vne Dame de haute condition, que pluſieurs de cette Aſſemblée connoiſſent (au moins par reputation) a ſur ſon col la figure d'vn meure, auſſi exacte comme vn Peintre ou Sculpteur la pourroit repreſenter : car elle n'en a pas ſeulement la couleur, mais auſſi la groſſeur, auançant par deſſus la chair, comme ſi elle eſtoit en demy relief. La mere de cette Dame eſtant groſſe d'elle, elle eut enuie de manger des meures, & ſon imagination en eſtant remplie, la premiere fois qu'elle en vit, il luy en tomba vne par accident

ſut le col; on eſſuya auſſi toſt & auec ſoin le ſang de cette meure ; & elle n'en ſentit autre choſe pour lors; mais l'enfant eſtant né, on aperçeut la ſigure d'vne meure ſur ſon col, au meſme endroit où le fruit eſtoit tombé ſur celuy de la mere: & tous les ans à la ſaiſon des meures, cette impreſſion, ou pour dire mieux, cette excreſſance s'enfle, groſſit, demange, & deuient enflâmée. Vne autre fille qui auoit vne ſemblable marque, mais d'vne fraize, en eſtoit encore plus incommodée: car en la ſaiſon des fraizes, non ſeulement elle demangeoit & s'enflâmoit, mais elle ſe creuoit comme vn abſez, & il en decouloit vne humeur acre & corroſiue: juſques à ce qu'vn habile Chirurgien luy oſta tout, juſques aux racines, par le moyen d'vn cautere; & depuis cela, elle n'a jamais ſenty aucun changement en cet endroit, qui l'incommodoit tant auparauant, n'y eſtant reſté qu'vne ſimple cicatrice.

Or donc, tâchons de penetrer ſi

nous pouuons, les cauſes & raiſons de ces merueilleux effet. Pour commencer, ie dis que dans les actions de tous nos ſens, li y a vne participation materielle & corporelle, c'eſt à dire que quelques atomes du corps qui agiſſent ſur les ſens, entrent dans leurs organes, qui leur ſeruent de tuyaux, pour les conduire & porter au cerueau & à l'imagination. Cecy eſt éuident aux odeurs & aux ſaueurs. Et pour ce qui eſt de l'oüye; l'air exterieur agité, cauſe vn mouuement dans la membrane ou tympane de l'oreille; qui donne vn ſemblable branle au marteau qui y eſt attaché; lequel battant ſur ſon enclume, cauſe vn reciproque mouuement de l'air enfermé au dedans de l'oreille: & ce mouuement de l'air eſt ce que nous appellons le ſon. Pour la veuë, il eſt éuident que la lumiere reflechie du corps qui ſe voit, entre dans les yeux, & ne peut qu'elle n'amene auec ſoy quelques émanations du corps meſme qui la reflechit; ſelon ce que nous auons

étably dans le ſecond principe. Il reſte ſeulement de montrer que le ſemblable ſe fait dans le plus groſſier de nos ſens, qui eſt l'atrouchement. Car s'il eſt vray, comme nous l'auons montré que tout corps enuoye vne continuëlle emanation d'atomes hors de ſoy il n'y reſte plus de difficulté. Mais pour rendre cette verité encore plus manifeſte, & oſter toute la poſſibilité d'en douter, ie la veux montrer éuidamment à l'œil ; & chacun en peut faire l'experience en vn quart d'heure, s'il a cette curioſité, & encore en moins de temps. Ie croy que vous ſçauez la grande affinité qui eſt entre l'or & le vif-argent ; ſi l'or le touche, le mercure s'attache à luy, & le blanchit en ſorte qu'il ne ſemble plus eſtre Or, mais Argent ſeulement. Si vous jettez cét Or blanchy dans le feu, ſa chaleur chaſſe le Mercure, & l'Or retourne en ſa premiere couleur, mais ſi vous repetez ce procedé pluſieurs fois, l'Or ce calcine ; & alors vous le pouuez broyer & reduire en poudre. Et il

n'y à aucun diſſoluant au monde qui puiſſe bien calciner & brûler le corps ſolide de l'Or, que le Mercure. Ie parle de celuy qui eſt déja formé par la nature, ſans m'engager à parler de celuy, dont eſt fait mention dans les ſecrets des Philoſophes. Prenez donc du Mercure en quelque eſcuëlle de Pourcelaine ou autre Vaſe propre, & maniez le auec les doigts d'vne main; & ſi vous auez vne bague d'Or à l'autre main, elle deuiendra blanche & chargée de Mercure, ſans que vous l'en approchiez en aucune façon. De plus; ſi vous mettez vne lame d'Or, ou vn Eſcu d'Or en voſtre bouche, & que vous mettiez ſeulement le doigt d'vn de vos pieds dans du Mercure & l'y teniez vn peu, l'Or qui eſt en voſtre bouche, ſera tout blanc & couuert de Mercure: & ſi vous mettez cet Or au feu pour en faire éuaporer tout le Mercure, & que vous reïteriez cette procedure aſſez de fois, voſtre Or ſera calciné, comme ſi vous auiez joint corporellement le Mercure par amalgame.

Et tout cela ſe fera encore plus viſte & plus efficacement, ſi au lieu de Mercure commun vous vous ſeruez de Mercure d'Antimoine, qui eſt bien plus chaud & plus penetrant: & méme en le chaſſant par le feu, il emportera auec luy vne bonne quantité de la ſubſtance de l'Or: de ſorte que repetant ſouuent cette operation, il ne vous reſtera plus d'Or pour continuer ces épreuues. Si donc le Mercure froid penetre ainſi par tout le corps, on ne doit pas ttouuer étrange que les ſubtils atomes d'vn fruit compoſé de beaucoup de parties ignées y aillent plus aiſément & plus vîte. Ie vous feray encore voir dans la ſuite, comme ſemblables eſprits & émanations penetrent auſſi ſoudainement dans l'acier, quoy que ſi dur & ſi froid, & qu'ils font là leur reſidence durant pluſieurs mois & pluſieurs années. Dans vn corps viuant comme eſt celuy de l'homme, les eſprits internes aydent & contribuënt beaucoup de facilité aux eſprits de dehors (tels que ſont ceux

du

du fruit) pour faire aiſément leur voyage juſques au cerueau. Le grand Architecte de nature, en fabriquant le corps Humain, chef d'œuure de la Nature corporelle, y a mis des eſprits internes, comme des ſentinelles, pour raporter leurs decouuertes à leur general : c'eſt à dire à l'imaginatiõ, qui eſt comme la maiſtreſſe de toute cette famille ; afin que l'homme puiſſe ſçauoir & reconnoître ce qui ſe fait hors de ſon Royaume, dans le grand monde ; & qu'il puiſſe éuiter ce qui luy pourroit nuire, & rechercher ce qui luy eſt vtile. Car ces ſentinelles ou eſprits internes & tous les habitans des organes ſenſitifs, n'en ſçauroient juger ſeuls. De ſorte que ſi la penſée ou l'imagination eſt fortement diſtraite à quelqu'autre objet, ces eſprits internes ne ſçauent pas ſeulement ſi l'homme à beu le vin qu'il vient d'aualler ; s'il a veu quelque perſonne, qui vient de le ſaluër, pendant qu'il la regardoit fixement ; s'il a oüy l'air qu'on venoit de chanter ou joüer ſur les

violons auprés de luy. Car les eſprits internes portent toutes leurs acquiſitions à l'imagination; & ſi elle n'eſt pas plus fortement occupée ſur quelque autre objet, elle en forme des idées & des images, d'autant que les atomes de dehors raportez par ces eſprits internes à noſtre imagination, bâtiſſent là vn edifice pareil, ou plutôt vn modele en petit, tout à fait reſſemblant au grand corps d'où ils ſortent. Et ſi noſtre imagination n'a plus affaire de ces atomes ſignificatifs pour le preſent, elles les range en quelque lieu propre dans ſon magazin, qui eſt la memoire, d'où elle les peut rapeller & reprendre, quand il luy plaiſt. Et ſi c'eſt quelque objet qui cauſe à l'imagination quelque émotion, & qui la touche de plus prés que le commun des objets qui y entrent, elle renuoye ſes ſatellites, les eſprits internes, aux confins pour luy en rapporter des nouuelles plus particulieres & de là vient que quãd vn homme eſt ſurpris par la veuë inopinée de quelque perſonne, ou

d'vn objet qui a déia vne place eminente dans ſon imagination, ſoit de deſir, ſoit d'auerſion, alors cet homme change auſſi-toſt de couleur, & deuient rouge, puis pâle, puis rouge encore, par diuerſes fois, ſelon que ces miniſtres qui ſont ces eſprits internes, vont viſte ou lentement vers l'objet, puis s'en retournent auec leurs raports vers l'imagination qui eſt leur maiſtreſſe. Mais outre ces paſſages dont nous parlons, qui vont du cerueau aux parties externes du corps par le moyen des nerfs: il y a encore vn grand paſſage du cerueau au cœur: par lequel les eſprits vitaux montent du cœur au cerueau pour eſtre faits animaux; & par celuy-cy, l'imagination enuoye au cœur vne partie de ces atomes qu'elle a receu de quelque objet externe: & ils font là vne ebulition parmy les eſprits vitaux, leſquels ſelon la nature des atomes ſuruenans, ou font vn éuanoüiſſement & dilatation au cœur, ou bien ils le reſſerrent & attriſtent; & ces deux actions differentes &

contraires, ſont les premiers effets generaux, deſquels prouiennent puis apres les paſſions particulieres; qui ne requierent pas que ie les pourſuiue plus loin en cet endroit, l'ayant fait fort particulierement autre part, où j'ay traité cette matiere à deſſein. Outre ces paſſages, qui ſont communs à tous les hommes & les femmes; il y en à vn autre tout particulier aux femmes, qui eſt, de leur cerueau à la matrice, par lequel, il arriue par fois qu'il monte au cerueau des vapeurs ſi violentes & en ſi grãd nombre, qu'elles empeſchent les actions du cerueau & de l'imagination, & cauſent des convulſions & des folies, & autres merueilleux accidens: & par le meſme canal, les eſprits ou atomes paſſent auec grande liberté & viteſſe à la matrice, quand il en eſt beſoin.

Maintenant, conſiderons comme l'imagination forte d'vne perſonne agit merueilleuſement ſur celle d'vn autre, qui l'a plus foible & paſſiue. Nous voyons à toute heure que ſi

SORBONNE BU

vne perſonne bâille, tous ceux qui la voient bâiller, ſont excitez à faire de meme. Si l'on ſe rencontre parmy des perſonnes qui rient auec excez, on à de la peine de s'empeſcher de rire; quoy qu'on ne ſçache pas le ſujet pourquoy les autres rient. Si l'on entre dans vne maiſon où tout le monde eſt triſte, on deuient melancolique; car comme diſoit celuy là. *Si vis me flere, dolendum eſt primùm ipſi tibi.* Les femmes & enfans eſtans fort humides & paſſiues, ſont les plus ſuſceptibles de cette contagion deſagreable de l'imagination. I'ay connu vne femme qui eſtant fort melancolique & ſujette aux maux de mere, ſe croyoit poſſedée, & faiſoit d'étranges actions, qui parmy les moins auiſez paſſoient pour effets ſurnaturels & d'vne poſſedée. C'étoit vne perſonne de condition; & tout cela luy fut cauſé par vn grand reſſentiment qu'elle eut de la mort de ſon mary. Elle auoit auprés d'elle quatre ou cinq jeunes Damoiſelles, dont quelques vnes eſtoient

ſes parentes, d'autres la ſeruoient en ſa chambre. Toutes celles-cy deuinrent poſſedées comme elle, & faiſoient d'auſſi prodigieuſes actions. On ſepara ces jeunes filles de ſa veuë & de ſa communication ; & comme elles n'auoient pas encore contracté de ſi profondes racines du mal, elles furent toutes guaries par l'abſence ſeule de ce qui les infectoit : & cette Dame meſme fut auſſi guerie par le Medecin, qui luy purgea ſes humeurs arrabilaires, & remit ſa matrice en bon eſtat. Il n'y auoit point là de fourberie ny de diſſimulation. Ie pourrois faire vn long & notable narré de ſemblables choſes arriuées aux Religieuſes de Loudun : mais l'ayant autrefois fait en vn diſcours particulier à mon retour de leur Païs, où ie diſcutay le tout fort exactement, ie n'en diray point dauantage pour cette fois, & ie n'ajoûteray à cette matiere, autre choſe ſinon de vous prier, de vous ſouuenir que lors qu'il y a deux Luts, ou deux Harpes proches l'vne de l'autre, ac-

cordées à meſme ton, ſi vous touchez vne corde en vne des Harpes, vne autre qui luy eſt conſonante en l'autre Harpe, ſe remuëra en meſme temps, quoy que perſonne ne la touche. Dequoy Galilée a fort ingenieuſement rendu la raiſon.

Pour donc apliquer à noſtre matiere tout ce que j'ay raporté ſur ce ſujet : ie dis que puis qu'il eſt impoſſible que deux perſonnes ſeparées ſoient ſi proches l'vne de l'autre comme eſt l'enfant de ſa mere, lors qu'il eſt encore dans ſon ventre, on peut conclure delà, que tous les effets d'vne imagination forte & vehemente, agiſſante ſur vne autre foible, paſſiue & tendre, doiuent eſtre plus efficaces en la mere agiſſante ſur ſon enfant, que quand les imaginations d'autres perſonnes agiſſent ſur celles qui ne leur ſont de rien. Et comme il eſt impoſſible qu'aucun Maiſtre de Muſique, pour expert & exact qu'il ſoit, puiſſe jamais accorder en conſonnance deux Harpes l'vne auec l'autre, ſi parfaitement

que fait le grand Maiſtre de l'Vniuers les deux corps de la mere & de l'enfant : auſſi fut-il par conſequent, que la concuſſion qui ſe fait de la principale corde de la mere, qui eſt ſon imagination, doit produire vn plus grand branlement dans la conſonante de l'enfant (ſçauoir auſſi ſon imagination) que ne fait la corde touchée d'vn Luth ſur la corde qui luy eſt conſonante dans l'autre. Et quand la mere enuoye des eſprits à quelque partie de ſon corps, il faut que d'autres de ſemblable nature aillent à ſemblable partie du corps de ſon enfant. Or donc rapelons en noſtre memoire, comment l'imagination de la mere eſt remplie des atomes corporels qui viennent de la meure, ou de la fraiſe qui luy eſtoit tombée ſur le col, ou ſur le ſein, & ſon imagination eſtant alors en grande émotion par cét accident, il arriue qu'elle doit enuoyer vne bonne partie de ces atomes au cerueau de l'enfant, & auſſi à pareille partie de ſon corps, cõme celle où elle a reçeu

le premier coup, & entre laquelle & ſon cerueau paſſent de ſi frequens & ſi vîtes meſſagers comme nous auons dépeint. L'enfant auſſi de ſon côté (ſes parties accordées en conſonance auec celles de ſa mere) ne peut faillir d'obſeruer le meſme mouuement d'eſprit entre ſon imagination & ſon col, ou ſon ſein, que fait ſa mere entre les ſiens: & ſes eſprits eſtans accompagnez des atomes de la meure, que ſa mere luy a enuoyez à ſon imagination, ils font vne impreſſion profonde & permanente en ſa peau delicate: pour lequel effet, celle de ſa mere eſt trop dure. Comme ſi l'on tire vn piſtolet chargé de poudre ſeulement, contre du marbre; la poudre ne fait autre effet que le ſallir vn peu; mais il eſt incontinent nettoyé en le frottant: au contraire, ſi l'on le décharge contre le viſage d'vn homme, les grains de poudre penetrent dans ſa peau, ils s'y attachent & y demeurent réellement imprimez durant toute ſa vie, & ſe font connoître & voir par leur

propre couleur noire-bleüâtre qu'elles conſeruent toûjours. De meſme les petits grains ou atomes du fruit qui ont paſſé du col de la mere à ſon imagination, & delà à pareil endroit de la peau de l'enfant ſe logent là, & y demeurent continuellement, & ſeruent de ſource pour attirer les atomes de pareil fruit eſpars dans l'air en leur ſaiſon, (comme le vin dans le tonneau, ou en vne tache ſur du linge, attire à ſoy les eſprits volatiles des fleurs des vignes en leur ſaiſon) & en leur attirant, la partie de la peau où ils reſident, ſe fermente, s'enfle, demange, s'enflame, & meſme quelques-fois ſe creue. Mais pour rendre encore plus conſiderable la merueille de ces marques d'enuie (puis que nous ſommes ſur ce ſujet) ie ne ſçaurois me paſſer de toucher encore vne autre circonſtance, qui pourroit ſembler d'abord porter ce miracle de nature au delà des cauſes que i'en viens de donner: mais en effet, aprés l'auoir bien examinée, nous verrons qu'elle dépend

abſolument des meſmes principes. C'eſt que ſouuente-fois il arriue que l'impreſſion de la choſe deſirée le fait ſur l'enfant, ſans qu'elle touche ou tombe ſur le corps de la mere: il ſuffit que quelqu'autre choſe tombe ou batte à l'impourueu ſur quelque partie du corps de la femme enceinte, pendant que telle enuie domine dans ſon imagination, & la figure de la choſe ainſi deſirée, ſe vera enſuite imprimée ſur la meſme partie du corps de l'enfant, que celle de la mere qui a reçeu le coup. La raiſon de cecy eſt, que les atomes de la choſe deſirée enleuez par la lumiere, vont au cerueau de la femme groſſe par le canal des yeux, auſſi-bien que d'autres atomes plus materiels, prouenans de l'attouchement corporel, iroient là par la conduite des nerfs. Et de ces corpuſcules, la mere forme en ſon imagination vn modele complet du gros & total d'où ils émanent. Que ſi la femme n'eſt attaquée qu'interieurement, ces atomes qui ſont en ſon imagination, ne font

autre voyage qu'à ſon cœur, & delà à l'imagination & au cœur de l'enfant, & ainſi ne cauſent qu'vn renforcement de la paſſion en tous deux; laquelle peut-eſtre émuë à vne impetuoſité ſi violente, que ſi la mere ne joüit de l'objet deſiré, cette paſſion peut cauſer la ruyne de tous les deux: au moins les prejudicier notablement en leur ſanté, & faire vne grande alteration dans leurs corps. Cependant, ſi quelque coup inopiné ſurprend la mere en quelque partie de ſon corps, les eſprits qui reſident dans le cerueau, ſon incontinent enuoyez là par ſon imagination (comme il arriue, non ſeulement en ces cas d'enuie, mais en tous autres ſemblables coups de ſurpriſe, auſſi bien parmy les hommes que parmy les femmes) & ces eſprits s'y tranſportent auec d'autant plus d'impetuoſité que la paſſion eſt plus violente, de méme qu'vne perſonne qui ayme paſſionement vne autre, court promptement à la porte chaque fois que quelqu'vn y vient heurter, ou que

Hylax in limine latrat; eſperant toûjours, que c'eſt celle qui occupe entierement ſes penſées (car *qui amant ipſi ſibi ſomnia fingunt*) qui luy vient rendre viſite. Et ces eſprits émeus par ce coup inopiné, eſtans alors mélez auec les corpuſcules ou atomes de la choſe deſirée, qui occupent ſi puiſſamment ſa fantaiſie, ils les menent quand & eux à la partie frappée de ſon corps, & encore à la meſme partie du corps de l'enfant, auſſi bien qu'à ſon imagination. Et apres cela tout ce qui en arriue eſt la meſme choſe, auſſi bien à l'enfant qu'à la mere, comme quand la meure ou la fraize touba ſur le ſein, ou ſur le col des Dames dont ie vous ay entretenu.

Permettez moy (Meſſieurs) de prolonger ma digreſſion encore d'vn mot, pour vous raconter vn accident merueilleux, connu de toute la Cour d'Angleterre, en confirmation de l'actiuité & impreſſion que fait l'imagination de la mere ſur le corps de l'enfant dont elle eſt groſſe. Vne

Dame parente (c'étoit ma niece de Forteſcu, fille du Comte Arondel) me venoir voir quelques fois à Londres. Elle eſtoit fort belle & bien faite ; & elle le ſçauoit bien, y prenant grande complaiſance, & eſtant bien aiſe, non ſeulement de conſeruer ſon agréement, mais encore d'y ajoûter ce qu'elle pouuoit. Elle ſe perſuadoit que les mouches qu'elle mettoit ſur ſon viſage, luy donnoient beaucoup d'ornement : c'eſt pourquoy elle étoit fort ſoigneuſe d'en porter des plus curieuſes. Mais comme il eſt bien difficile de tenir vne moderation aux choſes qui dependent plutôt de l'opinion que de la nature ; elle en portoit auec excés ; & s'en chargeoit tout le viſage. Quoy que cela ne me reuint gueres, & que j'euſſe peu prendre la liberté de luy en dire mon ſentiment, & qu'elle l'auroit trouué bon : neantmoins il ne me ſembla pas eſtre de ſaiſon de luy dire rien qui la peût contriſter ou choquer le moins du monde, pendant qu'auec tant de bonté & de

douceur elle me venoit rendre ſes agreables viſites. Ie m'auiſay toutesfois vn jour de l'en railler de telle façon, qu'elle n'en fut point mécontente, me ſouuenant que *ridentem dicere verum, quid vetat?* Et ainſi ie fis tomber noſtre diſcours ſur ſa preſente groſſeſſe, luy recommandant d'auoir ſoin de ſa ſanté, dont elle eſtoit aſſez negligente, ſelon la couſtume des jeunes femmes vigoureuſes, qui ne ſçauent encore ce que c'eſt que d'eſtre ſujettes aux indiſpoſitions. Elle me remerçioit de mon ſoin, me témoignant qu'elle ne croyoit pas qu'elle deût rien faire d'extraordinaire pour ſa ſanté qui eſtoit ſi bonne, quoy qu'elle fut groſſe. Au moins, luy dis-je, vous deuriez donc auoir égard à voſtre enfant. O pour cela, dit-elle, il n'y a rien que ie ne faſſe de ce qui pourra contribuër à ſon bien. Mais cependant, luy repliquay-je, voyez combien de mouches vous portez au viſage? N'auez vous pas peur que voſtre enfant ne naiſſe auec de ſemblables marques ſur le

ſien? Mais quel danger y a t'il, dit-elle, & quel rapport, que mon enfant naiſſe auec des taches au viſage, parce que ie porte des mouches? Vous n'auez pas donc oüy dire, repartis-je les merueilleux effets que font les imaginations des meres ſur le corps de leurs enfans, pendant qu'elles ſont groſſes? Ie m'en vais vous en raconter quelques vns. Et ainſi ie luy fis recit de pluſieurs Hiſtoires ſur ce ſujet; comme de celle de la Reine Æthiopienne qui accoucha d'vn enfant blanc, qu'on attribuoit au portrait de Noſtre Dame qu'elle auoit à la ruelle de ſon lit, & auquel elle auoit grande deuotion: l'autre d'vne femme qui accoucha d'vn enfant velu pour ſemblable raiſon d'vn portrait de Saint Iean Baptiſte au deſert, habillé d'vne tunique de poil de Chameau. Ie luy racontay auſſi l'étrange antipathie que le défunt Roy Iacques auoit contre vne éſpée nuë, dont on attribuoit la cauſe, à ce que quelques Seigneurs d'Eſcoſſe entrerent vn iour par violence dans le

cabinet de la Reyne ſa mere durant qu'elle eſtoit groſſe de luy, & faiſoit des dépeches auec ſon premier Miniſtre qui eſtoit Italien, lequel ils tuërent à coups d'épée & le jetterent à ſes pieds, & furent ſi barbares, que peu s'en fallut qu'ils ne bleſſerent auſſi la Reyne, qui eſperoit ſauuer ſon Miniſtre en ſe jettant entre deux: au moins la peau luy fut legerement entamée en diuers endroits, Bucanan fait mention en ſon Hiſtoire de certe Tragedie. Tant y à que le Roy Iacques ſon fils eût vne telle auerſion durant toute ſa vie d'vne épée nuë, qu'il ne la pouuoit voir ſans vne extréme émotion. Et quoy que tres-courageux en toutes autres circonſtances, il ne ſe pût jamais vaincre en ce défaut particulier. Ie me ſouuiens que quand il me donna l'ordre de Cheualier, & que ce vint à la ceremonie de me toucher l'épaule auec la pointe d'vne épée, il ne ſe pût pas contraindre de la regarder, mais tourna la teſte d'vn autre côté; de ſorte qu'au lieu de me toucher l'é-

paule, il faillit à me donner de la pointe dans les yeux, n'eût eſté que le Duc de Bouquingan, qui ſçauoit biẽ ce qui en arriueroit, la guida auec ſa main, cõme elle deuoit aller. Ie lui alleguay pluſieurs sẽblables Hiſtoires, pour luy faire comprendre qu'vne forte imagination de la mere, pouuoit faire quelque notable impreſſion ſur le corps de ſon enfant, à ſon grand prejudice. Et apres cela, conſiderez, lui dis-je, comment vous eſtes toûjours attentiue à vos mouches; vous les auez continuëllement preſentes à voſtre imagination, vous vous eſtes regardée plus de dix fois dans voſtre petit miroir depuis que vous eſtes dans cette chambre. N'auez vous pas ſujet d'aprehender que voſtre enfant naiſſe auec le viſage chargé de taches ſemblables à vos mouches, ou plutôt, que tout le noir qui eſt partagé en pluſieurs petites portions, ne s'aſſemble en vne, & luy vienne au milieu du front: au lieu le plus apparent & remarquable de ſon viſage? Vne tache auſſi gran-

de qu'vn Eſcu d'Or, auroit belle grace en cet endroit? Ah mon Dieu! dit-elle, plutôt que cela m'arriue, ie ne porteray plus de mouche durant ma groſſeſſe. Et de fait, tout à l'heure, elle les oſta & les jetta toutes. Quand ſes amis la voyoyent apres cela tout a fait ſans mouches, ils luy demandoient d'où venoit qu'elle, qui eſtoit reconnuë pour la plus curieuſe de la Cour en matiere de mouches, qui les auoit quittées tout à coup, & qu'elle n'en portoit plus? Elle leur répondoit que ſon Oncle, en qui elle auoit beaucoup de creance, luy auoit aſſeuré que ſi elle en portoit durant ſa groſſeſſe, ſon enfant viendroit au monde auec vne tache noire au milieu du front, large comme vn Eſcu d'Or. Cette apprehenſion, luy eſtoit ſi viuement grauée dans l'imagination, qu'elle y reuoit continuellement. Et ainſi cette pauure Dame qui auoit ſi peur que ſon enfant n'eût quelque marque au viſage, ne pût neantmoins empécher qu'il ne nâquit auec vne tache noire

tout au milieu du front, de la grandeur & de la façon, qu'elle ſe l'étoit toûjours figurée dans ſon imagination. C'étoit vne fille, au reſte fort belle : & il y a peu de mois que ie l'ay veuë portant toûjours cette marque de la force de l'imagination de ſa mere. Ie ne veux pas vous entretenir (Meſſieurs) de la femme de voſtre voiſinage à Carcaſſonne, qui depuis peu de mois accoucha d'vn prodigieux monſtre, reſſemblãt exactement à vn ſinge extraordinaire, qu'elle prit plaiſir de voir ſouuent pendant ſa groſſeſſe, car vous deuez ſçauor l'Hiſtoire mieux que moy : ny auſſi de celle de Saint Maixent, qui ne pouuant eſtre détournée d'aller voir durant ſa groſſeſſe vn malheureux enfant d'vne pauure paſſagere, qui nâquit ſans bras ; s'accoucha au bout de ſon terme d'vn ſemblable monſtre, qui n'eût pas ſeulement de quelque petite excreſcence ſortante des épaules, pour marquer les endroits d'où les bras deuoient eſtre décendu: & moins, de celle qui vou-

lant voir l'execution d'vn criminel qui eut le col coupé ; en prit tellement l'épouuante, & l'impreſſion en demeura ſi viuement imprimée dans ſon imagination, qu'à l'inſtant elle tomba en trauail d'enfant, & à peine la pût-on tranſporter à ſon logis, qu'elle y accoucha quelques ſemaines deuant ſon terme, d'vn enfant qui auoit la teſte ſeparée du corps, toutes les deux parties, verſant encore du ſang, outre celuy qui en étoit dé-ja abondamment découlé & répandu dans la matrice de la mere, comme ſi le coup du Boureau ne venoit que tout fraichement d'eſtre donné ſur ce pauure petit corps. Ces trois exemples & pluſieurs autres bien auerez, que ie vous pourois alleguer, quoy qu'ils témoignent clairement l'admirable force de l'imagination, m'engageroient trop auant, ſi ie voulois tâcher d'en éclaircir les cauſes & d'en déueloper les difficultez qui s'y trouueroient bien plus grandes qu'en aucun des precedens exemples, dont ie vous ay entretenu:

d'autant que ces eſprits ont eu la force de cauſer des changemens eſſentiels & ſi épouuentables dans des corps entierement acheuez de former en toute leur perfection: & qu'il ſemble qu'on puiſſe croire qu'en quelqu'vn d'eux, il y ait eu tranſmutation d'vne eſpece en vne autre, & introduction d'vne nouuelle forme informante dans la matrice ſujette, d'vne nature totalement differente de celle qui y auoit eſté la premiere: ſi au moins la pluſpart des Autheurs nous diſent, du temps de l'animation de l'enfant au ventre de la mere, eſt bien determiné & veritable. Cette digreſſion a eſté déja trop longue. *Eſt modus in rebus, ſunt certi denique fines, Quos vltra citraque neque conſiſtere rectum.*

Pour retourner donc au grand canal & fil de noſtre diſcours: les experiences & les exemples que ie viens de rapporter en ſuite, & en confirmation des raiſons que j'auois alleguez, nous montrent aſſez que les corps qui tirent les atomes diſperſez de-

dans l'air, attirent plus puiſſamment ceux qui ſont de leur nature, qu'ils ne font les heterogenes ou étrangers, comme fait le vin, les eſprits vineux; l'huile de tartre fermentée d'vn leuin de roſes, les eſprits volatils des roſes, la chair de Cerf ou de Dain en pâtez, les eſprits de venaiſon de ſemblables beſtes, & ainſi des autres que ie viens de vous deduire. L'Hiſtoire des Tarantures au Royaume de Naples eſt fameuſe. Vous ſçauez comment le venin de cette beſte montant par la bleſſure de ceux qui en ont eſté picquez, juſques à leur cerueau & à leur cœur, excite en leur imagination vn impetueux deſir d'entendre certains airs melodieux, car ils ſe plaiſent preſque tous à des airs differens. Quand donc ils ont oüy chanter vn air qui leur plaiſt, ils danſent inceſſamment; & par ce moyen ils ſuent abondamment, tellement que cette ſueur fait éuaporer vne bonne partie du venin; outre que le çon de la Muſique, excite vn mouuement, & cauſe vne agitation

parmy les eſprits aëriens & vaporeus qui ſont dans le cerueau, & dedans & autour du cœur, & diffus par tout le corps de ceux qui l'entendent, proportionnément à la nature & à la cadence de telle Muſique : comme quand Timothé emportoit Alexandre le Grand, auec vehemence à telles & telles paſſions qu'il vouloit: tout de meſme auſſi que quand le çon d'vn Luth, fait trembler les cordes d'vn autre, par les mouuemens & tremblemens qu'il cauſe dans l'air, ſans autrement les toucher ou y approcher. Nous voyons auſſi ſouuentes-fois, que des çons qui ne ſont que des mouuemens de l'air, cauſent ſemblables mouuemens dans l'eau. Comme quand le çon aigu qui eſt cauſé en frottant fort auec le doigt ſur le bord d'vn verre plein d'eau, excite vn fremiſſement, tournoyement & rejaliſtement de quelques gouttes d'eau, comme ſi elle danſoit à la cadance de ce çon. Et le çon harmonieux des Cloches, aux Païs où l'on les fait aller en Muſique,

&

& à certains airs, fait le ſemblable ſur la ſuperficie calme des riuieres voiſines, & principalement la nuit, quand il n'y a point d'autre mouuement qui choque & rompe celuy-cy. Car l'air eſtant contigu, ou plutôt continu à l'eau, & & l'eau eſtant fort ſuſceptible du mouuement, il ſe fait dans l'eau vn mouuement ſemblable à celuy qui eſtoit commencé dans l'air. Et le meſme contract qui eſt entre l'air agité & l'eau, qui par ce moyen eſt ſemblablement agitée, ſe fait auſſi entre l'air agité, & les eſprits vaporeux qui ſont dans le corps de ceux qui ont eſté mordus par la Tarantule: leſquels eſprits ſont par conſequent émeus par cét air agité, c'eſt à dire, par ce ſon; & ce d'autant plus efficacement, que cette agitation, ou ſon, eſt proportionnée à la nature & temperament des bleſſez. Et cette agitation interne de ces eſprits & vapeurs, ayde à les décharger du ve-

nin vaporeux de la Tarantule, qui eſt meſlé parmy toutes leurs humeurs; de la meſme maniere que les eaux croupiſſantes, & les airs corrompus & purifiez par le repos & par le mélange d'autres mauuaiſes ſubſtances, ſe raffinent & ſe purifient par le mouuement. Mais l'Hyuer arriuant qui engourdit ces beſtes, ils ne ſe ſentent plus de ce mal. Mais au retour de la ſaiſon en laquelle ils auoient eſté piquez, leur mal reuient, & il faut qu'ils danſent comme ils faiſoient l'année precedente. La raiſon eſt que la chaleur de l'Eſté échauffe, aigrit & rehauſſe le venin de la bête, de ſorte qu'elle redeuient malicieuſe & furieuſe comme auparauant; & ce venin échauffé, s'éuaporant, & ſe répandant dans l'air, le leuain de ce meſme venin qui reſte encore dans le corps de ceux qui ont eſté piquez, l'attire à ſoy; & il ſe fait vne fermentation, qui infecte auſſi les autres humeurs,

dont la fumée venant à monter au cerueau de ces pauures malades, elle y produit ces étranges effets, Il n'eſt pas moins connu aux endroits où il y a des gros chiens ou dogues (comme en Angleterre) que ſi vn homme a eſté fort mordu d'vn de ces chiens, on tâche de le tuër, encore qu'il ne ſoit pas alors enragé, de peur que le deuenant, le leuain de cette colere canine qui reſte dans le corps du mordu, n'attire à ſoy les eſprits enragez du meſme chien, en ſuitte dequoy l'homme le deuiendroit auſſi. Et cecy ſe pratique non ſeulement en Angleterre, où il a des dogues ſi dangereux; mais auſſi en France, ſelon le rapport du Pere Cheron Prouincial des Carmes de ce Païs, en ſon Examen de la Theologie Myſtique, nouuellement imprimé, & que ie viens de lire. Ie ne vous diray rien des nez artificiels que l'on fait de la chair de quelqu'autre homme, pour remedier à la

difformité de ceux à qui vn froid extréme a fait perdre les leurs propres; leſquels nouueaux nez ſe pourriſſent auſſi-toſt qne les perſonnes de la ſubſtance deſquels ils eſtoient pris, viennent à mourir: comme ſi ce peu de chair entée ſur vn autre viſage, viuoit des eſprits qu'elle attire de ſa premiere ſource où racine. Car encore que cecy ſoit conſtamment affirmé par des Autheurs conſiderables, ie ne m'y arreſteray pas en ce diſcours, où ie n'auance rien que ie n'aye veu moy meſme, ou qui ne ſoit aueré par vne ſi ſolide tradition, que ce ſeroit vne faute d'en douter.

Mais il eſt temps que ie vienne à mon ſeptiéme & dernier principe. C'eſt icy le dernier tour de la vis; qui comme j'eſpere abbatra entierement la porte, qui nous défendoit l'entrée à la connoiſſance de ce merueilleux myſtere: & qui imprimera vne marque legitime ſur la doctrine que j'auance, pour la

faire paſſer pour bonne monnoye. Ce principe eſt ; Que la ſource de ces eſprits, ou le corps qui les attire à ſoy, entraîne auſſi auec eux ce qui les accompagne, & ce qui eſt attaché, collé & vny à eux. Cette concluſion ne demande gueres de preuue, eſtant éuidente de ſoy meſme. S'il y a des clous, des épingles, & des rubans, attachez au bout d'vne longue corde, ou d'vne chaîne, ou s'il y à du gouldron, ou de la cire, de la gomme, ou de la glu; & que ie prenne cette corde ou chaîne par vn bout, & l'attire vers moy juſques à ce que le bout éloigné vienne entre mes mains, il ne ſe peut faire que ie n'aye auſſi en meſme temps les clous, les épingles, les rubans, le gouldron, & tout ce qui y eſt appliqué. Ie m'en vay donc vous rapporter ſeulement quelques experiences auerées en conſequence de ce principe ; qui confirmeront encore tres-puiſſamment les precedentes : La grande fertilité & ri-

cheſſe d'Angleterre conſiſte en pâturages, pour la nourriture du beſtail. Nous en auons les plus beaux du monde, & auſſi abondance d'animaux; & principalement de bœufs & de vaches. Il n'y a ſi pauure ménage, qui n'ait quelque vache pour leur fournir de lait. C'eſt la principale nourriture des pauures gens, auſſi-bien qu'en Suiſſe. C'eſt pourquoy ils ſont grandement ſoigneux du bon eſtat & de la ſanté de leurs vaches. S'il arriue qu'en faiſant bouïllir du lait, il ſe gouſle tant qu'il répende par deſſus le poëſlon, & tombe dans le feu, la bonne femme ou la ſeruante, abandonne à l'inſtannt tout ce qu'elle faiſoit, & accourt au poëſlon, qu'elle retire du feu; & à meſme temps prend vne poignée de ſel qu'on tient toûjours au coin de la cheminée, pour le garder ſec, & le jette deſſus cette braiſe où le lair s'étoit répendu. Demandez luy pourquoy elle fait cela, & elle vous dira que c'eſt pour empeſcher que la vache qui a ren-

du ce lait, n'ait mal au pis : car ſans cela, elle l'auroit dur & vlceré, & piſſeroit du ſang, & enfin elle ſeroit en hazard de mourir. Non pas que telle extremité luy arriuât à la premiere fois: mais neantmoins elle en ſouffriroit du mal;& ſi cela arriuoit ſouuẽt, la vache ne mãqueroit pas d'en mourir à la fin. Il pourroit ſembler qu'il y aquelque quelque ſuperſtition,ou vne folie en cecy. L'infaillibilité de l'effet guarantit de la derniere : & pour la premiere, pluſieurs croyent que la maladie de la vache ſoit ſurnaturelle & vn effet de quelque ſorcellerie; & ainſi que le remede que ie viens de dire eſt ſuperſtitieux : mais il eſt aiſé de les deſabuſer de cette perſuaſion, en leur declarant comment la choſe va, ſelon les fondemens que j'ay poſez. Le lait tombant ſur les charbons ardens, eſt conuerty en vapeur, qui ſe diſperſe & ſe filtre par tout dans l'air ; & là elle fait rencontre de la lumiere &

& des rayons ſolaires qui l'emportent encore plus loin, & augmentent & eſtendent ſa ſphere d'actiuité. Cette vapeur de lait, n'eſt pas ſimple ny ſeule; mais elle eſt compoſée d'atomes de feu, qui accompagnent la fumée ou vapeur de ce lait, & ſe mélent & vniſſent auec luy. Or la ſphere de cette vapeur s'étendant juſqu'au lieu où ſe troue la vache qui a donné le laict, ſon pis, qui eſt la ſource d'où ce lait eſt ſorty, attire à ſoy cette vapeur, & elle s'y arreſte & s'y attache, & auec elle les atomes ignez qui l'accompagnent. Le pis eſt vne partie glanduleuſe & fort tendre; & par conſequent fort ſujette à l'inflâmatiõ; ce feu donc l'échauffe, l'enflâme & le fait enfler, & par conſequent le fait deuenir dur, & à la fin vlceré. Le pis enflâmé & vlceré eſt proche de la veſſie; laquelle par conſequent il enflâme auſſi, & cela fait ouurir les anaſtomoſes des vaines qui abou tiſſent là, & partant elles

regorgent & jettent leur ſang dans la veſſie ; de laquelle il ſe vuide & ſort à la façon ordinaire de l'vrine. Or aux vaches, piſſer le ſang eſt vn mal funeſte & irremediable. Mais d'où vient que le ſel remedie à tout cela ? C'eſt qu'il eſt d'vne nature tres-contraire au feu ; ceſtuy-cy eſtant chaud & volatile, l'autre froid & fexe, de ſorte que là où ils ſe rencontrent enſemble, le ſel abat le feu, il le precipite, & tuë ſon action. Ce que l'on peut remarquer dans vn accident aſſez ordinaire. Les cheminées qui ſont chargées de ſuye, prennent feu aiſément. Le remede qu'on y apporte ſur le champ eſt, de tirer vn coup de fuſil dans la cheminée ; & cela fait détacher & tomber la ſuye brûlante, & le deſordre ceſſe : mais ſi l'on n'a point de fuſil ou bâton à feu, on jette quantité de ſel ſur le feu d'embas, & cela matte & empeſche les atomes du feu, qui autrement monteroient inceſſamment,

& ſe joindroient à ceux d'enhaut, leſquels par ce moyen manquant de nourriture, ſe conſument & viennent à rien. La meſme choſe arriue aux atomes qui ſont en train d'accompagner la vapeur du lait. Le ſel les precipite & les étrangle ſur la place. Et ſi quelques-vns ſe ſauuent & s'échapent par le grand effort qu'ils font, & s'en vont auec cette vapeur, ils ſont pourtant accompagnez des atomes, & eſprits du ſel, qui s'attachent à eux, qui comme bons luiteurs ne quittent jamais leur priſe, qu'ils n'ayent le deſſus de leur aduerſaire. Et vous remarquerez en paſſant qu'il n'y a point de plus excellent Baume pour la brûlure que l'eſprit de ſel en quantité moderée. Il eſt donc conſtant, qu'il eſt impoſſible d'employer aucun moyen plus efficace pour empeſcher le mauuais effet du feu au pis de la vache, que de jetter ſur ſon lait répandu parmy les charbons, vne quantité ſuffiſante

de ſel. Cet effet touchant la conſeruation du pis de la vache, en ſuite de la brûlure de ſon laict, me fait ſouuenir de ce que pluſieurs perſonnes m'ont dit auoir veu en France & en Angleterre : Quand les Medecins examinent le lait d'vne nourrice pour l'enfant de quelque perſonne de condition, ils l'épreuuent par diuers moyens, deuant que juger definitiuement de ſa bonté : comme par le gouſt, par l'odorat, par ſa couleur, par ſa conſiſtance, &c. Et quelques-vns le font boüillir, meſme juſques à l'éuaporation, pour voir ſa reſidence, & autres accidens & circonſtances qui ſe recónoiſſent & ſe de diſcernent mieux par ce moyen. Mais celles, au laict deſquelles on a fait cette derniere épreuue, ſe ſont ſenties fort tourmentées à la mamelle & au tetin, & particulierement pendant qu'on faiſoit boüillir leur lait ; & partant apres auoir vne fois enduré ce mal, elles ne vouloient plus con-

ſentir qu'on emportaſt de leur lait hors de leur veuë & preſence; quoy qu'elles ſe ſoûmiſſent volontiers à toute autre épreuue que celle du feu. Pour confirmer cette experience de l'attraction que le pis de la vache fait du feu enſemble auec la vapeur du lait brûlé, ie m'en vay vous en dire vne autre de ſemblable nature, dont j'ay moy-meſme veu la verité plus d'vne fois, & que vous pouuez experimenter facilement. Prenez les ordures d'vn chien toutes les fois qu'il en fera, & jettez-les toûjours dans le feu; au commencement vous le verrez ſeulement vn peu échauffé & émeu; mais dans peu de temps vous le verrez comme s'il eſtoit tout brûlé, pantelant & tirant la langue, comme s'il venoit de courir long temps. Or cela luy arriue à cauſe que ſes inteſtins attirans la vapeur de ſon excrement brûlé, & auec cette vapeur, les atomes de feu qui les accompagnent, ils s'alterent & s'en-

flâment, de ſorte que le chien ayant toûjours la fiévre, & ne pouuant plus prendre nourriture, ſes flancs ſe reſſerrent & ſe retraiſſiſſent, & à la fin il en meurt. Il ne ſeroit pas à propos de divulguer cette experience parmy quelques perſonnes & nations trop ſujettes à s'en ſeruir à mal: Car la meſme choſe qui arriue aux beſtes arriueroit aux hommes, ſi on faiſoit de meſme auec leurs excremens. Il arriua vne choſe remarquable à ce propos, à vne perſonne de mes voiſins pendant mon dernier ſejour en Angleterre. Il y auoit vn fort bel enfant & fort delicat; & afin d'y pouuoir auoir toûjours l'œil, il fit venir la nourrice chez luy. Ie le voyois ſouuent: car c'étoit vn homme de grande intrigue dans les affaires; & j'auois alors beſoin d'vn tel perſonnage. Vn iour ie le trouuay fort triſte, & ſa femme toute éplorée: dequoy demandant la raiſon, ils me dirent que leur petit ſe portoit fort mal,

qu'il auoit la fiévre ; & le corps tout enflâmé : ce qui ſe voyoit à la rougeur du viſage ; qu'à tout propos il faiſoit des efforts pour aller à la ſelle, & pourtant qu'il ne faiſoit gueres de matiere, qui eſtoit toute chargée de ſang ; & qu'il ſe rebutoit de tetter. Et ce qui les métoit plus en peine, eſtoit qu'ils ne pouuoient conjecturer aucune cauſe vraye ſemblable de tout ce déſordre ; car ſa nourrice ſe portoit tres-bien, auoit ſon lait tel qu'ils le pouuoient ſouhaiter, & en toutes autres choſes on auoit eu le ſoin qu'il falloit. Ie leur dis ſur le champ que la derniere fois que j'auois eſté chez eux, j'auois remarqué vne particularité, dont j'auois alors deſſein de les auertir, mais que ſur l'heure quelqu'autre choſe m'en auoit détourné, & que puis apres ie ne me ſouuins plus de la leur dire. C'étoit que l'enfant ayant fait ſigne de vouloir eſtre mis à terre, auſſi-toſt qu'il y fut, laiſſa tomber ſes ordu-

res, & la nourrice prit incontinent vne pelle de cendres & braiſe, dont elle les couurit, & puis jetta le tout dans le feu. La mere ſe mit à me faire des excuſes de ce qu'on auoit eſté ſi negligent à corriger cette mauuaiſe habitude de l'enfant : diſant que comme il auançoit en âge, il s'en corrigeroit de luy-meſme. Ie luy repliquay, que ce n'étoit pas pour cette conſideration là, que ie luy tenois ce diſcours, mais pour trouuer la cauſe du mal de leur enfant, & en ſuitte le remede. Et là deſſus ie leur fis recit d'vn ſemblable accident, qui eſtoit ſuruenu deux ou trois ans auparauant à vn enfant d'vn des plus Illuſtres Magiſtrats du Parlement de Paris, qui eſtoit éleué en la maiſon d'vn Medecin de grande reputation en cette meſme Ville. Ie leur dis auſſi ce que ie viens de vous raporter, Meſſieurs, touchant les excremens des chiens. Et ie leur fis faire reflection ſur ce qu'ils auoient oüy dire

diuerſes fois, & qui ſe fait aſſez ſouuent en nôtre Païs. C'eſt que dans les villages où il fait toûjours bien crotté durant l'Hyuer, s'il arriue qu'il y ait quelque Fermier qui ſoit plus propre que les autres, & qui tienne plus nettement les auenuës de ſa maiſon que ſes voiſins, les goujats ſont bien aiſes d'y venir la nuit, ou quand il fait obſcur, pour y lâcher leur ventre: dautant qu'en tels villages il n'y a gueres de commoditez d'aiſemens; outre qu'en tels lieux ainſi proprement accommodez, ces galans de goujats ſont hors de danger de s'enfoncer dans la bouë, qui autrement leur pourroit monter par deſſus les ſouliers: mais les bonnes ménageres en ouurant au matin la porte du logis, y trouuent vn preſent, dont l'odeur mal gracieux les tranſporte de colere. Celles qui ont eſté inſtruites à ce jeu, vont incontinent rougir vne broche, ou vne pelle daus le feu, puis l'enfonce ainſi chaud dans

l'excrement, & quand le feu eſt éteint, ils la rechauffent de nouueau, & repetent ſouuentes-fois la meſme choſe. Cependant le fripon qui à fait cette ſalleté, ſent vne douleur & colique aux boyaux, vne inflâmation au fondement, vne enuie continuelle d'aller à la ſelle, & peine en eſt-il quitte, qu'il ne ſouffre vne facheuſe fiévre durant tout ce iour-là; ce qui eſt cauſe qu'il n'a garde d'y retourner vne autre fois. Et ces femmes pour s'eſtre ainſi garanties de ſemblables affronts, paſſent ignorammment pour Sorcieres, & pour auoir fait pacte auec le Diable, puis qu'ils tourmentent de la ſorte les gens ſans les voir ny les toucher. Ce Gentil-homme ne rejetta pas ce que ie luy venois de dire; & fut encore dauantage confirmé, quand ie luy dis qu'il regardât au fondement de ſon enfant; que ſans doute il le trouueroit fort rouge & enflâmé: & que le viſitant, on vit auſſi-toſt qu'il eſtoit tout

chargé de puſtules,& comme excorié. Il ne paſſa guere de temps que ce pauure petit mignon languiſſant ne fiſt auec grande douleur & pitoyables cris, quelque peu de matiere, laquelle au lieu de permettre qu'elle fuſt jettée dans le feu, ou couuerte de braiſe, ie la fis mettre dans vn baſſin d'eau froide, que ie fis porter en lieu frais. Ce qu'on continua de faire à chaque fois que l'enfant leur en donnoit ſujet; & il commença d'amander à l'heure-meſme ; & dans deux ou trois iours il ſe porta tres-bien. Mais ctaignant de vous trop ennuyer, ie ne vous entretiendray plus que d'vne experience aſſez familiere en noſtre Païs ; & aprés ie feray vn Sommaire de tout ce que ie vous ay dit, pour vous faire voir la force & la valeur de la concluſion de tout ce diſcours. Nous auons donc, comme ie vous ay dit, d'excellens paſturages, qui noutriſſent & engraiſſent ſi abondamment le

beſtail, qu'il arriue ſouuent, que les bœufs en aquierent vne ſi exceſſiue ſurcharge de graiſſe, qu'elle vient enfin à s'étendre en grande quantité ſur leur jambes, & meſme ſur leurs pieds: ce qui leur cauſe des apoſtumes ſous la plante des pieds; leſquels jettent beaucoup de pus & de matiere pourrie: ce qui empeſche ces bœufs de pouuoir bien marcher. Les proprietaires ſont bien marris de cela; car quoy que leurs bœufs n'en valent pas moins à manger, ils y trouuent toutes-fois mal leur compte; dautant que ne les pouuant pas mener à Londres (où eſt le grand debit des bœufs gras, pour toute l'Angleterre; comme Paris l'eſt pour l'Auuergne, la Normandie & autres endroits de la France) il les faut tuer ſur le lieu, où leur chair ne vaut pas à la vendre la moitié (& moins encore) de ce qu'elle ſe vendroit à Londres. Voicy donc le remede à ce mal. Il faut prendre

garde où le bœuf, ou vache, ou geniſſe, poſe en terre le pied malade, à la premiere démarche qu'il fait apres s'eſtre leué le matin, & en ce meſme endroit il faut couper vne motte ou gazon de toute la terre compriſe ſous l'étenduë dudit pied, & mettre cette motte ſur vn arbre, ou dans vne haye expoſée au vent de biſe. Et ſi ce vent vient à ſouffler ſur cette motte de terre, le bœuf ſera guery parfaitement dans trois ou quatre jours; mais ſi l'on l'expoſe au Midy, & que le vent de Sud-Vveſt regne (qu'à Toloze on appelle d'Autant, à Montpellier, le Marin, en Italie le Scirocco) ſon mal s'augmentera. Ces circonſtances ne vous ſembleront pas ſuperſtitieuſes, quand vous aurez conſideré que par le repos de la nuit, la matiere ou pus s'amaſſe en quãtité ſous le pied malade du bœuf; lequel venant en ſuite à faire ſa premiere demarche le matin, il preſſe d'abord ſon pied apoſtumé contre

terre, ſur laquelle cette matiere ou pus s'imprime & s'attache fortement & en abondance. Cette terre ou gazon eſtant miſe & expoſée en lieu propre pour receuoir le vent ſec & froid de la biſe, les atomes froids & ſecs de ce vent ſe mélent auec le pus: lequel étendant ſes eſprits par tout dans l'air, le pied vlceré, qui en eſt la ſource, les r'attire; & auec iceux, il attire auſſi ces atomes froids & ſecs, leſquels le gueriſſent; dautant que ce mal ne requiert autre choſe que d'eſtre deſſeiché & rafraichy. Mais ſi l'on expoſe ce gazon de terre à vn vent chaud & humide, il doit faire vn effet tout contraire.

Voilà (Meſſieurs) toutes mes roües formées. I'auouë qu'elles ſont mal limées & peu polies: Mais voyons pourtant ſi les aſſemblant & montant, elles feront matcher la machine: que ſi ſes rouës bien aſſemblées entraînent la concluſion, cette inébranlable carraque à

bon port, vous aurez la bonté de pardonner à mon langage groſſier, & rudes expreſſions; & paſſant par deſſus les paroles, vous vous contenterez de la pure verité des choſes. Appliquons donc ce que nous auons dit, à ce qui ſe pratique quand on penſe vne perſonne bleſſée, auec la Poudre de Sympathie. Conſiderons Monſieur Houvel bleſſé à la main, & cette grande inflâmation ſuruenuë à ſa bleſſure. L'on prend ſa jaretiere couuerte du ſang ſorty de la playe, on la trempe dans vn baſſin d'eau, où l'on a diſſout du Vitriol; & l'on tient le baſſin de iour dans vn cabinet à la chaleur moderée du Soleil du Printemps, & la nuit au coin de la cheminée; de ſorte que le ſang qui eſt à la jaretiere, ſoit toûjours en vn temperament naturel, ny plus chaud, ny plus froid, que le degré requis à vn corps ſain. Que faut-il donc (ſelon la doctrine que nous venons d'établir) qu'il

arriue de tout cecy. Premierement, le Soleil & la lumiere attireront d'vne grande diſtance & eſtenduë, les eſprits du ſang qui ſont ſur la jaretiere. Et la chaleur moderée du foyer qui agit doucement ſur la compoſition (qui reuient à la meſme choſe comme ſi l'on portoit le tout ſec en ſa pochette, pour luy faire ſentir la chaleur temperée du corps) fait pouſſer en dehors ces atomes comme l'eau qui s'amaſſe au rond de la filtration, & pouſſe ce qui montepour le faire aller plus viſte & plus aiſément,& les fait ſe dilater & ſe filtrer, & ainſi marcher eux meſmes bien loin dans l'air, pour ayder ainſi à l'attraction du Soleil & de la lumiere. Secondement, les eſprits du Vitriol incorporé auec le ſang, ne peuuent manquer de faire le meſme voyage auec les atomes de ce ſang. Tiercement,, la main bleſſée expire & exhale cependant continuellement abondance d'eſprits chauds & ignez,

qui debondent comme vne riuiere hors de la bleſſure enflâmée; ce qui ne ſe peut faire que la playe n'attire conſequemment l'air qui luy eſt le plus proche. Quatriémement, cét air attire d'autre air le plus prochain: & cettuy-cy encore d'autre, & ainſi ſe fait vn courant d'air attiré, tout autour de la bleſſure. Cinquiémement, auec cét air viennent enfin les atomes & eſprits du ſang & du Vitriol, leſquels eſtoient diffus & répendus bien loin dans l'air par l'attraction qu'en auoit faite la lumiere ou le Soleil. Et méme, peut-eſtre que dés le commencement, l'orbe ou ſphere de ces atomes & eſprits, s'étendoit dans cette grande diſtance ſans auoir beſoin de l'attraction de l'air ou de la lumiere pour les y faire venir. Sixiémement, ces atomes de ſang, trouuans leur propre ſource & la racine originaire d'où ils venoient, s'arrétent & s'attachent là, & rentrent ainſi dans leurs lits naturels & demeures

meures primitiues : au lieu que l'autre air n'eſt que paſſager, & s'éuapore auſſi toſt qu'il vient ; comme quand il eſt emporté par la cheminée, auſſi-toſt qu'il eſt attiré dans la chambre par la porte. Septiémement, les atomes du ſang, s'étant joints inſeparablement auec les eſprits vitrioliques, tant ceux-là, que ceux-cy, s'imbibent conjointement enſemble dans tous les recoins, fibres, & orifices des veines qui ſe trouuent découuertes dans la playe du Malade, confortent cette playe, & enfin, la gueriſſent imperceptiblement. Or pour ſçauoir pourquoy vn tel effet ou gueriſon arriue ſi heureuſement, il faut examiner la nature du Vitriol. Il eſt compoſé de deux parties : l'vne fixe, l'autre volatile. La fixe, qui eſt ſon ſel, eſt acre, mordicante, & en quelque degré cauſtique. La volatile, eſt anodine, douce, balſamique, & aſtringente : & c'eſt pour cela qu'on ſe ſert du Vetriol, comme d'vn ſouuerain

remede dans les collyres pour les inflammations des yeux ; & quand ils ſont corodez & comme écorchez d'vne humeur ou defluxion acre & brûlante : & de meſme dans les injections, où il guerit bien tôt les excoriations ; & dans les meilleurs emplâtres, pour étancher le ſang & incarner les playes. Mais ceux qui ſçauent tirer l'huile douce du Vitriol, qui eſt ſa pure partie volatile, ſçauent qu'il n'y a point en toute la nature vn Baume qui ſoit pareil à cette huile. Car ce Baume ou Huile douce guerit en tres-peu de temps toutes ſortes de bleſſures qui ne ſont pas mortelles : il guerit & conſolide les veines rompuës de la poictrine, & juſques aux vlceres des poulmons ; maladie incurable ſans ce Baume. Or c'eſt cette partie volatile de Vitriol qui eſt emportée ſeule par le Soleil (le grand diſtilateur de la Nature) & qui par ce moyen ſe dilate dans l'air, & que la bleſſure ou la par-

rie leſée attire & incorpore auec ſon ſang, auec ſes humeurs, & auec ſes eſprits: & cela eſtant, on ne peut attendre autre effet de ce Vitriol volatil, ſinon qu'il ferme les veines, qu'il arreſte le ſang, & qu'en peu de temps il gueriſſe la playe.

La methode & maniere primitiue de ſe ſeruir de ce remede Sympathyque, eſtoit de prendre ſeulement du Vitriol (meſme le plus commun) comme il venoit des Droguiſtes, ſans aucune preparation ou addition quelconque; & le faire diſſoudre dans de l'eau de fontaine, ou plutôt de pluye, en telle quantité qu'y trempant du fer poly (par exemple vn couteau) il ſorte tout chargé de couleur, comme s'il eſtoit changé en cuivre. Et dans cette eau on mettoit tremper quelque linge taché du ſang de la bleſſure qu'on vouloit guerir, ſi le linge eſtoit ſec; mais s'il eſtoit encore frais & humide du ſang, il ne faloit que le ſaupoudrer auec de la poudre deliée de ſemblable Vitriol, en

ſorte que cette poudre s'incorporât & s'imbibât dedans le ſang encore humide ; & garder l'vn ou l'autre en lieu temperé ; ſçauoir la Poudre, en vne boëte dans la pochette, & l'eau (qui n'admet point cette commodité) en quelque chambre où la chaleur ſoit moderée. Et à chaque fois que l'on met nouuelle eau Vitriolique, ou nouuelle Poudre à nouueau linge, ou autre étoffe enſanglantée, la perſonne ſentoit nouueau ſoulagement ; comme ſi alors ſa playe auoit eſté effectiuement penſée par quelque ſouuerain remede. Et pour ce ſujet l'on reïteroit cette façon de penſer ſoir & matin. Mais maintenant la pluſpart de ceux qui ſe ſeruent de ce remede de Sympathie, font diligence d'auoir du Vitriol Romain ou de Cypre ; puis il le calcinent à blancheur au Soleil. Et outre cela, aucuns y ajoûtent de la gomme Tragaganthe, *facile eſt inuentis addere.* Pour moy, j'ay veu d'auſſi grands & merueilleux effets du ſeul Vitriol

de dix-huit deniers la liure, comme de la poudre qu'on prepare aujourd'huy plus cherement. Toutesfois ie ne blâme point la preſente pratique. Au contraire ie la louë; car la raiſon l'appuye. Premierement, il ſemble que le plus pur & le meilleur Vitriol doit faire les meilleurs effets. Secondement, il ſemble que la calcination moderée, comme eſt celle du Soleil, oſte l'humidité ſuperfluë du Vitriol, laquelle ne fait que l'affoiblir, & meſme cette calcination ne touche aucunement à ce qui en eſt bon: comme qui feroit cuire vn boüillon clair, juſques à ce qu'il deuienne gelé ou conſommé, il le rendroit plus nourriſſant. Troiſiémement, il ſemble que l'expoſition qu'on fait du Vitriol au Soleil, pour l'y calciner, rend ſes eſprits plus diſpoſés à eſtre emportez dans l'air par le Soleil, quand il en eſt beſoin. Car on ne peut pas douter que quelque partie de ce feu ætheré des rayons Solaires, ne s'incorpore auec le Vi-

triol (comme on voit à l'œil, en calcinant l'Antimoine par vn miroir ardent : car il augmente beaucoup de ſon poids ; quaſi de la moitié.) Et en ce cas, la partie de cette ſubſtance lumineuſe qui demeure dans le Vitriol ainſi calciné, ſera fort diſpoſée à eſtre enleuée en l'air par ſemblable lumiere & rayons Solaires : comme nous voyons que pour faire qu'vne pompe attire mieux l'eau d'vn puits, on y jette premierement vn peu d'eau par en haut : or la lumiere en leuant facilement cette ſubſtance qui luy eſt connaturelle, elle enleue quant & quant plus aiſement ce qui eſt incorporé auec icelle. Quatriémement, ces rayons Solaires corporifez auec le Vitriol, luy peuuent communiquer encore quelque vertu plus excellente qu'elle n'auoit : comme nous voyons que l'Antimoine calciné au Soleil, deuient de poiſon qu'il eſtoit auparauant, vn tres-ſouuerain & balſamique medicament, & vn tres-excellent

corroboratif de la Nature. Cinquiémement, la gomme Tragaganthe, ayant vne faculté glutinante, & eſtant au reſte tres-innocente, peut ayder à conſolider plutôt la paye.

Ie pourrois, Meſſieurs, ajoûter à ce que ie viens de vous dire, pluſieurs tres-importantes conſiderations touchant la forme & l'eſſence du Vitriol: dont la ſubſtance eſt ſi noble, & l'origine ſi admirable, qu'on peut auec bonne raiſon dire que c'eſt vn des plus excellẽts corps que la Nature ait produit: Les Chymiſtes nous aſſurent que ce n'eſt autre choſe qu'vne corporification de l'eſprit vniuerſel, qui anime & perfectionne tout ce qui exiſte en ce monde ſublunaire, lequel eſt abondamment attiré par vn Aymant approprié: par le moyen duquel j'ay moy-meſme, en peu de temps, par la ſeule expoſition d'iceluy à l'air, fait attraction de plus de dix fois ſon poids d'vn Vitriol celeſte, merueilleux en pureté & vertu: priuilege qui n'a eſté donné qu'à luy, &

au pur Salpetre vierge. Mais pour anatomiſer comme il faudroit la nature de ce tranſcendant indiuidu (qu'on peut neantmoins dire en quelque façon vniuerſel & fondamental à tous corps) il ſeroit requis vn diſcours beaucoup plus ample que tout ce que ie vous ay encore dit: mais comme ie vous ay déja entretenu ſi long temps, ce me ſeroit vne extréme indiſcretion d'abuſer de voſtre bonté (qui m'auez écouté juſques icy auec tant de patience & d'attention) ſi j'entreprenois d'entrer en nouuelle matiere, ou m'embarquer en nouuelles queſtions. C'eſt pourquoy, remettant cela à vne autre fois (quand il vous plaira me l'ordonner) & reuenant pour le preſent à la conſideration generale de cette Cure, j'acheueray ce diſcours, apres que ie vous auray encore dit deux ou trois mots, qui ne ſont pas de peu d'importance, pour confirmation de tout ce que j'ay cy-deuant auancé. Ie vous ay deduit les cauſes merueilleuſes

des grands effets de cette Poudre de Sympathie, dés leur premiere racine. Ces cauſes fondamentales ſont tellement enchaînées l'vne à l'autre, qu'il ſemble qu'il n'y ait point entre elles aucun défaut ny interruption dans toute leur ſuite: mais nous ſerons encore fortifiez dans la croyance de leur vertu & efficace, & que ce ſont elles qui produiſent veritablement l'effet de tant de belles Cures, ſi nous conſiderons que lors qu'on pratique quelque changement en l'vne de ces cauſes ou en toutes enſemble, nous voyons & apperçeuons incontinent vn effet tout different du premier. Si ie n'auois jamais veu vne Montre ou Horologe, ie ſerois bien ſurpris & eſtonné de voir vne main ou éguille marquer regulieremẽt les heures ſur la platîne du Quadrant: & qu'elle ſe tourne, & fait ſa ronde entiere toute les douze heures, ſans que ie voye rien qui pouſſe cette éguille. Mais ſi ie regarde de l'autre côté, ie voy des roües, des reſſorts, & des

contrepoids qui ſont en continuel mouuement : ce qu'ayant conſideré, ie ſoupçonne incontinent que ces roües ſont les cauſes du mouuement ou tournoyement de l'éguïlle : quoy que ie ne puiſſe pas diſcerner ny reconnoiſtre comment ces roües mouuantes font mouuoir l'éguïlle du Quadrant à cauſe de la platine qui eſt entre ces deux. Ie raiſonne donc ainſi en moy-meſme, diſant, que tout effet doit neceſſairement auoir vne cauſe: & que tout corps qui remüe, doit auſſi receuoir par neceſſité ſon mouuement de quelque autre corps qui le touche. Or ie ne vois point d'autres corps qui faſſent mouuoir & tourner l'éguïlle dû Quadrant, que les roües ; partant ie ſuis fortement perſuadé que ce ſont elles qui font tourner l'éguïlle. Mais apres que j'auray arreſté le mouuement de quelqu'vne de ces roües, ou oſté le contrepoids, & que d'abord ie vois que l'éguïlle s'arreſte tout court : & qu'en remettant le contrepoids,

ou laiſſant en liberté la roüe arreſtée, l'éguille retourne immediatement à ſon train ordinaire, & que faiſant aller plus viſte quelque roüe auec mon doigt, ou que chargeant le contrepoids, l'éguille ſe haſte & s'auance à proportion plus qu'elle ne faiſoit ; alors ie ſuis conuaincu & entierement ſatisfait, & ie conclud abſolument, que ces roües ou contrepoids, ſont la veritable cauſe du mouuement de l'éguille : De meſme, ſi empeſchant l'action de quelqu'vne des cauſes que j'ay établies pour le veritable fondement de la Poudre de Sympathie, j'altere, retarde ou empeſche la gueriſon de la playe ; ie puis conclure hardiment que les cauſes ſuſdites ſont les legitimes & veritables, & qu'il n'en faut point chercher d'autres. Examinons donc noſtre affaire par ce biais-là. I'ay dit que la lumiere emportant ces atomes de Vitriol & de ſang, & les dilatant à vne grande eſtenduë dans l'air, la playe les attire & eſt d'abord ſou-

lagée, & puis en ſuite guerie par les eſprits du Vitriol, qui eſt balſamique. Mais ſi vous mettez le Baſſin ou la Poudre auec le linge taché du ſang, dans vne armoire faite dans vne muraille en quelque coin d'vne chambre froide, ou en vne caue là où la lumiere ne donne jamais, & d'où l'air ne ſort point (& partant eſt corrompu, & ſent le relent) en ce cas-là, la playe ne ſentira aucun amendement, ny aucun effet de cette Poudre: & le méme arriuera, ſi ayant mis en quelque coin le baſſin ou la Poudre, vous les couurez auec beaucoup de couuertures épaiſſes, étouffantes & ſpongieuſes, qui imbibent les atomes qui en pourroient ſortir, & retiennent la lumiere & les rayons qui y entrent & qui s'y arreſtent & s'y perdent. Auſſi, ſi vous laiſſez congeler en glace l'eau Vitriolée où le linge eſt trempé, le bleſſé ſentira au commencement vn grand froid à ſa playe; mais quand le tout eſt glacé, il ne ſentira ny

bien ny mal ; dautant que ce froid congelant cõſtipe les pores de l'eau, laquelle ne laiſſe point alors tranſpirer ou ſortir les eſprits. Si on laue le linge taché, en vinaigre ou leſſiue (qui par leur acrimonie penetrante emportent tous les eſprits du ſang) deuant que de luy appliquer le Vitriol, il ne fera aucun effet : mais ſi l'on ne le laue que d'eau ſimple, il ne laiſſera pas de faire quelque choſe (car elle n'en emporte pas tant) neantmoins l'effet n'en ſera pas ſi grand, comme ſi le linge n'auoit point eſté laué du tout ; car alors il eſt plein de tous les eſprits du ſang. La meſme Cure ſe fait appliquant le remede à l'épée qui a bleſſé la perſonne ; ſi ce n'eſt que l'épée ait eſté chauffée au feu : car il feroit éuaporer tous les eſprits du ſang : ce qui rendroit l'épée inhabile pour cette Cure. Et voicy la raiſon pourquoy l'on peut penſer l'épée : C'eſt que les eſprits ſubtils du ſang penetrent dans la ſubſtance de la lame de l'épée, juſques à l'é-

tenduë que la lame a eſté portée dans le corps du bleſſé : & ils font là leur reſidence, ſans que rien les en puiſſe chaſſer, excepté, comme j'ay dit, le feu. Pour preuue dequoy, tenez-la ſur vn réchauf de feu moderé, & vous verrez ſortir du coſté de la lame oppoſé au feu, vne petite humidité, qui reſſemblera à la tache que l'haleine fait ſur vn miroir ou ſur la meſme lame l'olie : & ſi vous la regardez à trauers quelque verre qui groſſit beaucoup les objets, vous verrez que cette roſée d'eſprits conſiſte en de petites bulles ou veſſies enflées. Et quand vne fois elles ſeront éuaporées entierement, vous n'en verrez plus ſur cette épée, ſi elle n'étoit pouſſée de nouueau dans quelque corps viuant. Ny meſme dés le commencement vous ne les verrez autre part, que preciſement ſur la partie de la lame qui eſt entrée dans la playe. Cette ſubtile penetration de ces eſprits dans le dur acier, ayde à la croyance de l'entrée de ſemblables

eſprits dans la peau d'vne femme groſſe : comme ie vous auois promis (en traittant le ſixiéme principe) de marquer en ſon lieu. Or donc pendant que ces eſprits ſont dans l'épée, elle ſeruira à guerir le bleſſé : mais aprés que le feu les a vne fois chaſſez, le remede appliqué à cette épée, ne fera rien du tout : de plus ſi quelque chaleur violente accompagne ces atomes, elle enflâme la bleſſure ; mais le ſel commun y peut remedier, l'humidité de l'eau humecte la playe, & le froid cauſe le friſſon à la perſonne bleſſée. Pour confirmer toutes ces particularitez, ie vous pourrois dire pluſieurs notables Hiſtoires. Mais j'ay déja trop exercé voſtre patience, & partant ie n'en feray point icy de mention; mais ie m'offre d'en entretenir en particulier ceux de cette digne Aſſemblée, qui pourroient auoir la curioſité de l'entendre.

Ie finis donc, Meſſieurs, en vous repreſentant que tout ce myſtere ſe gouuerne par voyes & circonſtan-

ces naturelles ; quoy que par des eſprits & reſſorts tres-ſubtils. Il me ſemble que mon diſcours vous a aſſez éuidemment montré, qu'en cette Cure il n'eſt pas beſoin d'admettre vne action par vn Agent diſtant du Patient. Ie vous ay tracé vne reelle communication de l'vn à l'autre ; à ſçauoir d'vne ſubſtance balſamique qui ſe meſle corporellement auec la playe. C'eſt vne chetiue lâcheté & petiteſſe de cœur, & vne craſſe ignorante d'entendement, de pretendre quelque effet de magie ou de charme, & de limiter toutes les actions de la Nature à la groſſiereté de nos ſens, quand nous n'auons pas ſuffiſamment conſideré, ny examiné les cauſes & principes ſur leſquels il conuient fonder noſtre jugement. Il n'eſt pas beſoin d'auoir recours à vn Demon ou à vn Ange pour cette difficulté : *Nec Deus interſit, niſi dignus vindice nodus inciderit.*

FIN.

R XVII 6 = 123